

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE :

COURTILLIER (Gaston).....	<i>Voceri, Chants populaires de la Corse</i> , par Fée (A. L. A.)	97
CAMPANA (Louis).....	<i>Mémoire sur le Dialecte Corse</i> avec les notes de M. Paul Arrighi (II).....	103
CHUQUET (Arthur).....	<i>L'Histoire du Cap Corse</i> , par M. Camille Piccioni.....	108
YVIA-CROCE (Hyacinthe)...	<i>Pasqualini (Charles-Timoléon)</i> avec portrait (I).....	110
GIAFFERI (Charles de).....	<i>Deux Ouvrages Anonymes</i> ...	113
CANONGE (Frédéric) Général.	<i>Le tombeau du maréchal de Vaux</i>	119
QUENZA (Jean de).....	<i>Sampiero sauvé par Polidori de Corte</i>	123
TENCAJOLI (C. F.).....	<i>Une église des Corses à Rome</i> (Traduction J. Crabin)...	125

LA CORSE MODERNE. — *Études économiques* : L'électrification de la Corse (Les usines possibles), par Simon HERSAN (II). Le pin laricio de Corse (son exploitation), par M. JACQUOT. *Nouvelles bibliographiques* : Corsica de Pietrasanta, par J. D. PINELLI. La mort de Léo Claretie. *Questions Corses* et réponses..... pages 49 à 56.

LA CORSE TOURISTIQUE. — Bocognano et ses environs, par Renée HUMBERT-GLEY. *Souvenirs de Corse* : Bastia, par P. CHAUVET (III). La Corse, île de beauté et de lumière, par F. CRÉTEUR. *Visions Corses* (II) par Valentine de SAINT-POINT. Exposition de tableaux corses par Sénéry-Besnard..... pages 57 à 64.

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

Publication honorée d'une subvention du Conseil Général

Le Conseil général de la Corse, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de la *Revue de la Corse*, a voulu soutenir et encourager cette publication essentiellement régionaliste en lui votant une subvention. La *Revue* dont la *Cinquième année* atteste la persévérance, augmentée de *La Corse Moderne* qui montre ses améliorations successives, et de *La Corse touristique*, ajoutée sans augmentation de prix, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication *unique*, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

* * *

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la *première année* avec les tables (*sans le n° 2 épuisé*). 6 fr.

Livraisons de la *2^e année* avec les tables (*sans les n°s 7 et 8 épuisés*). 7 fr.

Livraisons de la *troisième ou quatrième année* avec les tables.... 10 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Brochage facultatif de chaque année, y compris les titres et couvertures appropriés. *Supplément*..... 3 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies *complètes* que dans la proportion où il nous rentre des n°s 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : *Paris, 211, 44*, par mandat, avec talon pour la correspondance. (*Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée*). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la *Société des Sciences*.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annu Corsu*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.

CARCOPINO (Jérôme), Directeur de l'*Ecole Française de Rome*.

CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

CHUQUET (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.

CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.

DE MARI (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro*.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse. R. P. Dom. **MARINI (Philippe)**, O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque de Ajaccio.

MAURY (Ernest), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.

PICCIONI (Camille), *Ministre plénipotentiaire*, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs



REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

Un Strasbourgeois en Corse en 1845

FÉE (A. L. A.) *Voceri, chants populaires de la Corse.*

— I —

Tous ceux qui ont eu entre leurs mains le volume de A. L. A. Fée : *Voceri, chants populaires de la Corse*, (Paris, Strasbourg 1850) ont gardé souvenir du récit de l'excursion faite en Corse par l'auteur quelques années auparavant. Cette relation d'un voyage rapide frappe autant par la netteté du coup d'œil, la sûreté et la modération du jugement que par l'agrément d'un style simple et de bon aloi. Sans doute Fée n'a pas eu le temps d'approfondir les problèmes qui s'offraient à sa curiosité et que ses lectures antérieures lui avaient déjà fait soupçonner et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher l'originalité ; mais en cela même consiste le mérite de son observation s'il s'y joint aussi la sincérité. La Corse offre ses paysages et ses productions naturelles avec une telle spontanéité, ses habitants eux-mêmes se prêtent si volontiers à la conversation qu'il est impossible de passer dans ce milieu attachant sans être tenté de lui arracher son secret ; pays et gens veulent qu'on les regarde et qu'on les écoute. Fée en a conservé un tel souvenir qu'à la suite de son voyage, il se fera éditeur, lui, savant botaniste à l'Ecole de médecine de Strasbourg, de chants populaires corses.

C'est en effet un homme d'une grande activité intellectuelle dont nous voudrions, sans forcer en rien le secret de sa vie intime, présenter l'intéressante figure aux lecteurs de cette *Revue* (1).

C'est, en 1845, lorsque le ministre de la guerre lui confie une mission sur l'installation sanitaire des troupes et des hôpitaux militaires de la Corse, un homme qui a la cinquantaine passée : deux lithographies conservées au cabinet des estampes de Strasbourg nous montrent sa physionomie ouverte et sympathique. Professeur de botanique à la Faculté et mem-

(1) Oublié dans la *Bibliographie alsacienne* de Sitzmann, il a son *curriculum vitae* dans Berger-Levrault, *Annales des Professeurs des Académies et universités 1523-1872* (1892). Une notice succincte, mais précise, due au D^r Hahn dans la *Grande Encyclopédie* (Ladmirault) Fée, Antoine, Laurent, Apollinaire, né à St Vincent d'Ardentes (Indre), 7 nov. 1789, mort à Paris, 21 mai 1874.

bre de l'Académie de Médecine il était par sa science aussi bien que par sa situation personnelle en état de juger la Corse avec indépendance, sans se laisser aller à aucune prévention. Quoique originaire de la France centrale et ayant passé sa vie dans le Nord ou dans l'Est, il avait pu aux heures de la formation faire ample connaissance avec la civilisation méditerranéenne. A vingt ans, en 1809, il sert comme volontaire en qualité de pharmacien à l'armée d'Espagne et y reste jusqu'en 1813, ne négligeant rien pour s'instruire de sa nouvelle profession ou du monde militaire ou civil qu'il fréquente : il apprend auprès de ses hôtes à goûter la riche littérature espagnole à laquelle il reviendra souvent.

Un peu plus tard on le retrouve à Paris où il fonde une société de pharmaciens qui se propose de réglementer le métier et d'en exclure les courtiers marrons, puis à Lille où il est pharmacien à l'hôpital militaire, enfin à Strasbourg où il fera pour ainsi dire toute sa carrière. Botaniste formé à l'école des Jussieu, versé particulièrement dans la connaissance des fougères, des lichens, des cryptogames, multipliant les travaux techniques sur tout ce qui intéresse le monde végétal, soutenant assez tard sa thèse de doctorat en médecine, rédacteur dans le même temps des articles sur la flore de Virgile ou sur la matière médicale de Pline dans la collection des Latins de Panckoucke, c'est un de ces savants qui estiment et croient que le trésor de la science ne doit pas être l'apanage des seuls savants, mais doit se répandre largement sur la foule.

Aux environs de 1835 il écrit pour la Librairie Levrault (Paris, Nancy, Strasbourg), dans la collection Maître Pierre ou le Savant de village, à une époque où l'enseignement primaire non réalisé faisait concevoir à juste titre les plus hautes espérances, de petits livres sur la botanique, la zoologie et les oiseaux, entretiens du vieil instituteur de village avec les villageois, qui, outre leur mérite scientifique, par la précision du style, l'agrément de la conversation, la hauteur des aperçus et même par l'exécution typographique ou le bon marché, peuvent rivaliser dignement avec l'œuvre de vulgarisation d'un Jean Macé ou d'un Paul Bert.

La mission scientifique et administrative de Fée en Corse lui donne l'occasion de révéler au public alsacien ce pays lointain, étrange, dont les mœurs archaïques cadrent si peu avec les nôtres et parfois les choquent si singulièrement. Il fait ainsi pour le *Courrier du Bas-Rhin* la narration de son voyage en un feuilleton qui paraît du 17 février au 27 février 1846 et en lance un tirage à part sous ce titre : *Une excursion en Corse pendant l'été de 1845*, par A. Fée (Strasbourg 1846 in-16 de 88 pages). C'est cette relation même qu'il rééditera

quelques années plus tard comme préface à ses *Voceri* (1) et afin, dit-il lui-même, de rendre à nos compatriotes insulaires la part de justice qui leur est due : le pays, en effet, par sa constitution géographique explique les mœurs primitives, la vendetta et cette poésie parfois barbare qui émane de ses chants populaires. La source principale, qu'il indique aussi, c'est Tommaseo (2) ; cependant toutes ses ballades ne sont pas extraites de ce recueil important, et il est possible qu'il en ait dû certaines à ses relations privées : c'est un petit problème de recherches des sources qu'il conviendrait d'étudier en d'autres circonstances. Lorsque plus tard Frédéric Ortoli dans la Collection des Contes et de Chansons populaires collationnera les *Voceri de l'île de Corse* (Paris, Leroux 1887), il sera curieux de constater que bon nombre de ces voceri, (dix-huit sur vingt-neuf), que la musique de l'un d'eux figurent déjà dans Fée, sans que le nom de celui-ci paraisse parmi les sources que Frédéric Ortoli dit avoir consultées. Lorsqu'on compare les traductions de Fée et d'Ortolion, constatera aussi facilement que ces dernières sont plus éclatantes et ne reculent pas devant la truculence des expressions que Fée efface et atténue discrètement.

Cependant l'âge de la retraite est venu pour Fée. Il publie un recueil d'impressions philosophiques et littéraires, comme on dirait plus tard, *Voyage autour de ma bibliothèque* (1854) ; la formule déjà ancienne du titre recouvre une quantité de jugements qui vont d'Homère à Lamartine ou Hugo sans oublier les étrangers et particulièrement les Espagnols qu'il a toujours affectionnés. Du reste, il profite de ses loisirs pour revoir le pays de ses jeunes années : il vient de s'y reporter par la pensée en écrivant en 1856 ses Souvenirs de la guerre d'Espagne (1809-1813), témoignage déjà lointain, mais où il retrouve la fraîcheur et la sincérité de ses premières impressions. Quant au pays lui-même, il va le revoir ; déjà septuagénaire, il n'hésite pas à repasser les Pyrénées, ce qui nous vaut en 1861, *l'Espagne à cinquante ans d'intervalle 1809-1859*.

Chemin faisant il dit son mot dans le Bulletin de la Société littéraire de Strasbourg sur le Darwinisme, sur l'instinct et l'intelligence des animaux, sur la suprématie des sexes, sur le rire. Il aborderait presque le roman social avec les *Vies malheureuses : la Paysanne, Jeanne* et avec les *Vies difficiles, un colon*, s'il étoffait davantage l'observation des mœurs que

(1) *Voceri, chants populaires de la Corse*, Paris-Strasbourg 1850.

(2) N. Tommaseo, *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*. vol. I, Venezia 1841.

lui fournit son expérience personnelle, construisait ses portraits avec plus de force et se souciait surtout plus fortement de peindre que de catéchiser : l'ambition des titres ne cache que des anecdotes qu'il n'a pas eu la puissance de dramatiser.

La fin d'une carrière aussi noblement remplie allait être attristée par les deuils de la patrie. Il assiste octogénaire au bombardement de Strasbourg, est recueilli au cours du siège par les Suisses qui lui offrent une chaire de botanique à Genève. L'Empereur du Brésil en souvenir des travaux qu'il a faits jadis sur la flore de son pays l'invite à venir terminer ses jours près de lui. Il opte pour la France et suit ses enfants d'abord à Nancy et enfin à Paris où il achève de vivre en 1874.

— II —

C'est un voyage très rapide que celui de Fée, et il ne dure guère qu'une quinzaine de jours : l'itinéraire comporte Ajaccio et les bains de Guagno en passant par Vico, puis Ajaccio, et Sartène avec la mer jusqu'à Propriano, puis Bonifacio en prenant la mer à Campo Moro, puis par voie terrestre, à cheval ou en voiture, selon l'état de la route encore inachevée, la côte orientale jusqu'à Bastia, en se détournant un peu par Cervione, Venzolasca et Vescovato, puis Calvi qu'on gagne par Ponte alla Leccia et Belgodère, puis Corte par Muro et enfin par la forêt de Vizzavona et Bocognano, c'est le retour à Ajaccio pour l'embarquement.

Malgré cette hâte Fée sait néanmoins bien regarder et bien écouter : sa profession a développé en lui des qualités d'observation rapide et juste que la relation de son voyage ne démentira point.

En route il note en traits précis, exacts, tout ce qui vient à sa portée, les makis et leur flore très parfumée qu'il analyse excellemment, la montagne et ses brèches, les forêts, pins, hêtres, chênes-liège, les oliviers de Balagne, les châtaigniers de Cervione, la beauté des golfes, celui d'Ajaccio « qu'on ne peut se lasser de contempler » ceux de Sagone, de Valinco, de Porto Vecchio, le pittoresque des hameaux que souvent il découvre « perchés comme des nids d'oiseaux sur des hauteurs presque inaccessibles », les villes et leurs curiosités et aussi la malpropreté de leurs rues, Ajaccio et la maison de Napoléon si délabrée, Sartène, vraie forteresse « aux ruelles étroites et tortueuses où rien n'a été changé, ni même modifié depuis les Génois et les Pisans », Bastia qu'il trouve en joie de posséder bientôt un port promis par l'Etat, Calvi où

la « Colonie » est fatiguée du magnifique horizon qui s'étend jusqu'aux Alpes, Corte et sa citadelle aux cachots hideux. Il est frappé du caractère sauvage et triste que présente souvent le pays. De Propriano à Sartène « rien, dit-il, ne se présenta à mes regards sinon quelques pauvres maisons clair semées, et des chèvres à demi sauvages errant sur les rochers. En Corse, les beautés du paysage ne doivent rien à l'homme et se présentent natives. Cette indépendance a certainement un très grand charme et pourtant il se mêle au plaisir que l'on éprouve en admirant ces sites agrestes un sentiment de regret qui bientôt s'empare de l'âme et la domine toute entière. »

Il sait en goûter aussi la noble poésie : « en approchant de Vescovato, le paysage acquiert de la majesté et une sombre grandeur. Indépendamment de ce qu'il doit aux montagnes environnantes, il a pour lui une admirable perspective sur la mer. Nos peintres voyagent en Grèce, en Italie, et en Sicile, pour y avoir des sujets de paysage ; que ne parcourent ils pas la Corse ! Il leur serait facile de trouver très près ce qu'ils vont chercher si loin et à si grands frais. »

Il ne peut pas n'être pas frappé de la singularité de l'habitant. « Les hommes quoique de petite stature, sont bien pris dans leur taille ; leur physionomie, agréable dans la jeunesse prend, quand ils vieillissent, une expression de rudesse très remarquable. Leur costume consiste en une veste de gros drap de couleur sombre dont les basques descendent très bas ; en une culotte courte de même étoffe, soutenue par une ceinture de cuir. Ils ont le manteau de poil de chèvre, des guêtres ou des demi-bottes ; un bonnet de gros lainage extrêmement lourd et de forme disgracieuse, leur sert de coiffure. Armés en guerre ou bien en voyage, ils portent en bandouillère, le fusil à deux coups, se ceignent le corps d'une sorte de giberne nommée *carchera*, et cachent un stylet dans quelque partie de leurs vêtements ; une gourde plate suspendue à un cordon complète cet équipement. » Il note avec émotion que le paysan laisse à la femme les durs travaux rustiques, que le propriétaire plus aisé recourt à la main d'œuvre étrangère, que de ce fait, les Lucquois, si sobres et si travailleurs, appauvrissent la Corse d'un million et demi de francs par an. Il constate que l'état déplorable de l'agriculture coïncide avec la pâleur et la mélancolie des visages. Mais ce n'est qu'en passant que le docte professeur traite d'hygiène, il ne s'attarde guère sur ces tristes bains de Guagno, un des buts de son voyage et qui ne rappellent en rien le confortable des hôtels des bords du Rhin. « On ne compte pour rien le plaisir à Guagno ; la seule, l'unique affaire, c'est le soin de sa santé et s'il

arrive que les eaux soient impuissantes pour l'améliorer, du moins le vice élégant n'a pas blessé les yeux ; on a connu le vice, mais non le regret. » C'est plutôt l'état social ou moral qui l'a intéressé, c'est-à-dire, on le devine facilement, la conception spéciale de l'honneur, l'usage de la vendetta, le banditisme et la façon dont procèdent au milieu de ces mœurs gendarmes ou voltigeurs et magistrats. Bien qu'il ne soit pas sans lecture sur la Corse, ces histoires qui lui sont racontées par ses hôtes ou par ses guides, ou par des compagnons de route, aux environs de Calcatoggio, où un authentique bandit monte à côté de lui sur le siège de la voiture, ou à Sartène, au dîner de la « colonie », ou en traversant le Fiumorbo, lui ont paru si caractéristiques et si grosses d'avertissements pour l'avenir de la Corse qu'il ne peut se tenir de les narrer et d'y consacrer une quinzaine de pages. « Peut-on espérer, dit-il, de voir un jour ces mœurs s'adoucir et changer ? Nous n'en savons rien : qu'on me dise quand et comment le duel sera aboli en France et nous répondrons. Il faudrait que les Corses devinssent agriculteurs, négociants, manufacturiers. Cette tendance n'est pas dans leur caractère. »

C'est, on le voit, un homme assagi par l'expérience et qui n'aime pas se faire d'illusions. Parti avec l'idée que la Corse pouvait atteindre une haute prospérité, sur la foi des auteurs, il en revient avec un diagnostic beaucoup plus prudent. Le pays qu'il regrette d'avoir parcouru si rapidement lui reste très sympathique.

Mais il est obligé de constater que les Corses, si actifs hors de leur pays, n'ont guère le goût d'exécuter les travaux nécessaires à l'assainissement ou à l'enrichissement de leurs terres ; il reconnaît aussi que la structure géologique du pays se prête mal à l'agriculture, que malgré l'abondance des cours d'eau leurs vallées sont inutilisables, et que le maki trahit moins l'indolence de l'habitant que la pauvreté du sol. Il note aussi l'influence de la mauvaise législation génoise, qui a provoqué l'exil sur les hauteurs et la plantation des châtaigniers et doute enfin qu'il faille beaucoup attendre du Corse dans son île. Toutefois, ce jugement, ajoute-t-il, ne doit pas être pris de façon trop absolue ; la vigne, l'olivier peuvent être mieux cultivés et produire davantage ; les plantations de mûriers qui donnent lieu à une industrie n'exigeant que peu de soins et ne durant qu'une partie de l'année, devraient surtout être encouragées. Enfin l'assainissement de parties humides et basses est de la plus haute importance.

Telles étaient les réflexions que suggérait la Corse à un Strasbourgeois cultivé qui la visitait au milieu du siècle

dernier ; prudent et judicieux, le jugement de Fée méritait d'être rappelé, parce que s'il reconnaît le poids des fatalités qui pèsent sur la Corse, il fait aussi appel à l'activité libre des hommes, et parce qu'aussi avec un patriotisme éclairé il cherche à associer dans la même œuvre de prospérité deux nations indissolublement liées ensemble par les sentiments. « La France, dit-il, traite la Corse non seulement comme une sœur, mais comme une sœur bien-aimée.... Du jour où naquit à Ajaccio le grand homme qui régla si longtemps nos destinées, ce ne fut plus un simple lien politique qui attachâ les deux peuples l'un à l'autre, il y eut entre eux une fusion complète : la Corse, c'est la France. »

GASTON COURTILLIER

ÉTUDES LINGUISTIQUES

Mémoire sur le Dialecte Corse

par L. CAMPANA

avec les notes de M. Paul Arrighi (1)

— III —

Posons d'abord les principes généraux qui vont diriger nos observations.

Dans toutes les langues parlées, l'alphabet est une sorte de gamme que la voix humaine peut parcourir d'une manière continue, en passant par une série infinie de sons simples ou de combinaisons intercalaires. Tout le monde connaît les affinités des labiales, des dentales et des gutturales entr'elles ; mais il est d'autres affinités entre les sons d'ordres voisins. Entre les voyelles surtout, il y a parfois des nuances tellement douteuses, qu'il est impossible de les rapporter à une voyelle plutôt qu'à une autre. La transformation des lettres ne s'effectue pas seulement dans les grandes révolutions des langues : elle a lieu aussi toutes les fois qu'un mot passe d'une bouche à une autre bouche. Faites prononcer un mot inconnu à mille personnes : vous obtiendrez mille voix différentes. Dans les dialectes italiens, la confusion des lettres est si fréquente qu'elle s'est plus d'une fois imposée à la langue savante elle-même. Mais les formes irrégulières, locales, accidentelles, personnelles quelquefois, doivent être considérées comme des anomalies, et ne sauraient entrer dans un système de mots, qui auraient la prétention de former une langue,

(1) Voir livraison précédente, n° 27 (mai-juin 1924).

quoiqu'elles s'y introduisent par exception. Nous trouverons quelques-unes de ces anomalies dans le chapitre suivant.

Il y a, dans les langues, un autre principe non moins fécond que le précédent. Dans une succession de syllabes, appartenant ou non à un même mot, la voix humaine ne peut prononcer qu'une seule syllabe, d'une manière nette et sonore ; sur les autres, elle s'affaiblit, glisse, devient sourde, ou s'évanouit même tout à fait. C'est ce principe qui a produit la langue française, en faisant disparaître les syllabes placées après l'accent tonique ; ce principe aussi fait que les Anglais prononcent les mêmes syllabes au moins de trois manières différentes ; ce principe encore donne aux Italiens le privilège de conserver ou de supprimer la voyelle finale. Nous n'avons pas à examiner les effets de ce principe sur tous les dialectes de l'Italie ; dans le dialecte corse, il tend généralement à remplacer un son ouvert par un son plus fermé.

L'étude de l'influence de ce principe sur notre langue parlée fera l'objet principal des deux chapitres qui suivront.

On peut dire que ces deux principes contiennent les germes de toutes les langues du monde, germes qui sont ensuite fécondés par mille causes différentes. La diversité du langage n'existe pas seulement entre nations : il n'y a pas deux provinces, deux villes, deux individus qui parlent une langue identique. Dans notre petite ville de Corte, où tous les habitants sont journellement en contact, il y a au moins une demi-douzaine de dialectes distincts : celui de la haute et celui de la basse-ville ; celui des enfants et celui des hommes ; celui de la rue et celui des salons. Mais partout, la pluralité des dialectes est dominée par une sorte de langue générale, qui réunit invariablement ces deux caractères : elle est le résultat du contact de tous les dialectes, et ressemble toujours au plus pur d'entre eux. Cette langue commune existe en Corse, comme partout ailleurs : c'est la langue des hommes, lorsqu'ils se défont de leur jargon d'enfants ; lorsqu'ils se mettent en rapport avec des personnes qui parlent un autre dialecte ; lorsqu'ils étudient la grammaire et les langues savantes. Nous dirons tout à l'heure dans quelles parties de la Corse il faut chercher le type de cette langue générale.

De la pluralité des dialectes est résultée nécessairement la distinction entre la langue parlée et la langue écrite. Celle-ci devrait être l'image fidèle de celle-là : seulement la chose est impossible. La première est la réalité ; la seconde et la synthèse de tous les dialectes, le type de la langue générale ; mais elle n'est la langue de personne, puisqu'aucun ne la parle. Les Italiens, qui se piquent d'avoir une prononciation orthographique, n'articulent pas toutes leurs lettres avec une fidé-

lité irréprochable. Les Parisiens, qui se vantent d'être les Athéniens de la France, ont pour articulations certains roulements de gosier que singent seulement ceux qui ont le talent d'être ridicules. Les Florentins qui croient parler comme écrivait le Tasse, aspirent leur langage de la manière la plus disgracieuse du monde ; de là le proverbe *lingua toscana in bocca romana*. En Corse nous n'avons pas de comparaison à faire entre la langue parlée et la langue écrite, puisque celle-ci n'y existe pas, mais dans ce travail nous nous proposons de deviner cette langue hypothétique. (1)

La langue italienne n'est qu'une légère modification de la langue latine. Comme la vie politique, elle se ressent de la décadence romaine. Les causes qui ont énervé le caractère et les sentiments, en ont également énervé l'expression. L'Italien supprime les consonnes finales, évite le choc des articulations, refuse le droit de cité aux lettres trop dures, quelquefois il substitue une voyelle à une consonne, ailleurs il forme une diphthongue en ajoutant une voyelle, il préfère le son ouvert et la terminaison allongée des cas indirects au son fermé et à la terminaison plus courte du nominatif. Sensible à l'harmonie du langage comme l'Italien, le Corse adopte toutes les modifications qui ont pour effet d'adoucir la prononciation. Mais, peu hableur de sa nature, n'ouvrant la bouche que pour exprimer sa pensée, il ferme le son des syllabes non accentuées, il glisse rapidement sur ces mêmes syllabes, il rejette les diphthongues de formation italienne, il a même des contractions qui lui sont propres. (2) Ces caractères particuliers, qui forment le génie du dialecte corse, sans en altérer l'essence italienne, seront étudiés à leur place. Nous terminerons ce chapitre en examinant quelles sont les causes qui ont empêché la Corse d'avoir une langue écrite, et quelles sont les règles d'après lesquelles il faudrait établir les bases de cette langue.

Pour nous prouver combien est barbare le dialecte corse, un profond observateur nous objectait, un jour, que nous

(1) Cette « langue hypothétique » que Campana veut « deviner » n'est-elle pas réalisée dans cette « sorte de langue générale... ou langue commune qui existe en Corse comme partout ailleurs » et dont Campana a donné plus haut une bonne définition ?

D'autre part on ne peut plus parler aujourd'hui, après toutes les œuvres que chacun sait, de l'inexistence de la langue corse écrite. Et la comparaison entre cette langue écrite et la langue parlée nous montre que la première, malgré la diversité des dialectes, tend de plus en plus à exprimer ce qui, dans la seconde, correspond le mieux à la « langue générale ou commune ».

(2) Remarques très justes, tant au point de vue linguistique qu'au point de vue psychologique.

n'avons pas de littérature nationale. Ce grave raisonnement contient plus d'erreurs que de mots. D'abord le fait objecté n'est pas vrai d'une manière absolue ; les poésies incultes des vocératrices et des bergers contiennent des beautés de premier ordre ; elles prouvent l'harmonie, la flexibilité et même la richesse du dialecte ; elles laissent deviner ce que serait devenue notre langue, si nous avions eu des loisirs pour lui appliquer les procédés de la science.

La pureté native de notre dialecte est ensuite une autre cause qui a fait adopter l'italien par nos écrivains ; car, en s'épurant et se perfectionnant, notre dialecte ne pouvait devenir que de l'italien. Cet argument est simple. Partout où le dialecte du pays diffère de la langue nationale, les savants, les prêtres, les historiens parlent ce dialecte avec le peuple et y créent une littérature locale. Mais nous défions de citer un curé de village parlant corse à ses ouailles (1), ou un voyageur italien qui ait besoin d'un interprète pour comprendre nos bergers (2). Bien plus encore. Un paysan écrit à sa femme, qui ne sait pas lire, une lettre qui sera lue par le premier laboureur venu : l'orthographe y sera sabrée, comme celle d'un ouvrier florentin ou parisien ; mais la forme en sera italienne. Mieux encore. Une jeune fille module son vocero,

(1) Aujourd'hui encore nous en connaissons quelques-uns. Ils ont sur ceux qui prêchent en italien classique l'avantage appréciable d'être mieux compris de leurs fidèles. Evidemment les choses ont changé depuis 1863 ; la pénétration de la langue française a fait son œuvre au détriment de l'italien et la question très intéressante de la prédication se présente sous un autre aspect. Autrefois les jeunes séminaristes corses étaient préparés à la prédication italienne jugée nécessaire dans un pays parlant un dialecte italien. Aujourd'hui le français est compris de tous, sauf de quelques vieillards, même dans les villages de l'intérieur.

La prédication française peut donc être adoptée presque partout. S'il y a encore des paroisses où cela offrirait des difficultés, pourquoi ne pas y prêcher dans le dialecte de la région ?

M. l'inspecteur primaire de Bastia, que l'on ne saurait trop louer pour cette initiative, a ouvert en mai dernier une enquête sur l'utilisation possible du dialecte corse à l'école. Il sollicite les remarques de ses maîtres sur divers points, entre autres sur le dialecte considéré comme « moyen de formation esthétique et morale. » Où donc cette formation morale par le dialecte pourrait-elle être mieux jentée que dans l'église de campagne ?

(2) Ce voyageur italien s'il n'est pas un peu linguiste aurait peut-être quelque mal à comprendre nos montagnards dans certaines régions.

Campana devait connaître les *Poesie Scette* de Prete Guglielmo Guglielmi d'Orezza (1644-1728) publiées chez Fabiani en 1852. Dans ce précieux recueil, auquel je renvoie le lecteur curieux, se trouvent des *Tersine corse* dont voici le sujet et l'occasion, d'après l'auteur :

celle-là ne veut pas faire de *crusca* ; mais si la rime ou la mesure l'exigent, elle emploie sans effort et sans prétention les formes les plus italiennes. Un brave homme de paysan, qui ne s'avise pas même d'employer son patois, avec sa femme, à propos de moutons ou de pommes de terre ; une pauvre fille ignorante, qui parle comme Pétrarque ; en direz-vous autant d'une Provençale ou d'une Vénitienne ?

Le dialecte corse a cependant son génie particulier : il y a donc un certain intérêt à rechercher ce qu'il serait devenu ou ce qu'il deviendrait en s'élevant à la hauteur d'une langue savante. La langue écrite d'un peuple ne peut pas figurer tous les dialectes : reproduire seulement les sons qui sortent d'un millier de gosiers, ce serait reconstruire la tour de Babel. Cette langue doit être une image assez fidèle de la langue générale : sa première loi est donc d'adopter les formes les plus répandues. Mais chaque homme conserve toujours quelque chose de sa province et de son accent personnel : dans le triage définitif des formes, il faut donc recourir à deux règles nouvelles, la régularité de la formation d'abord, et ensuite la pureté étymologique. De ces trois règles la première nous paraît de beaucoup la plus importante.

En suivant ces règles, dans l'ordre où nous venons de les formuler, il est facile de déterminer quelle est la partie de la Corse dont le dialecte approche le plus de la langue que nous cherchons. Nous avons dit que toutes les formes italiennes peuvent entrer dans notre langue, mais la première règle nous fera rejeter toutes celles qui n'y sont admises qu'accidentellement et qui d'ailleurs ne sont pas toujours les plus pures.

Au Sud de la Corse on trouve souvent des formes d'une remarquable pureté ; les pluriels neutres, par exemple, y ont conservé la terminaison latine, mais le langage varie singulièrement d'une colline à l'autre et présente un mélange de formes souvent étranges. Au nord, au contraire, depuis le cap Corse, jusqu'aux bassins du Tavignano et du Liamone,

« Terzine dove sono ammessi molti vocaboli del dialetto corso, o per meglio dire dei paesi più interni della Corsica, nei quali si parla il più rozzo linguaggio dell'isola... »

Fatte alla richiesta d'un confidente dell'autore, il quale da Roma gli scrisse, che avea fatta una scommessa con *una signora la quale vantavasi comprendere il dialetto corso.* »

Nous ignorons quel fut le résultat de ce pari, mais la dame en question ne pouvait le gagner sans peine. En effet Prete Guglielmo accumule les termes autochtones souvent bizarres. Il a soin d'ailleurs — c'était nécessaire même pour la majorité des lecteurs corses — d'en donner en note l'explication.

les deux tiers du territoire, les trois quarts de la population parlent d'une manière plus correcte, plus régulière et surtout plus uniforme. C'est donc là qu'il faut chercher le type général auquel on doit rapporter tous les dialectes de la Corse. Nous terminerons en faisant observer que dans notre pays, les villes ont le triste privilège d'avoir une langue beaucoup plus corrompue que celles des campagnes. Ce n'est donc ni à Bastia, ni à Corte, ni à Calvi, ni à Ajaccio qu'il faut chercher l'atticisme corse. Cervione, La Porta et Vico parlent comme les campagnes.

(à suivre).

LOUIS CAMPANA

ÉTUDES HISTORIQUES

L'Histoire du cap Corse

par M. Camille PICCIONI.



L'Histoire du Cap Corse de M. Camille Piccioni — le ministre plénipotentiaire, l'ancien Directeur des Archives du ministère des Affaires étrangères — se confond avec l'histoire de la Corse et ce livre ne pourra qu'accroître le patriotisme de nos insulaires.

N'est-ce pas le soulèvement des Cap-Corsins en 1706 qui provoqua la seconde réunion — cette fois, elle fut volontaire — de la Corse à la France ? L'auteur comprend sous le nom de Cap-Corse les quatre Cantons de Luri, de Nonza, de Brando et de Rogliano (ce Rogliano où passa Napoléon qui se souvenait d'y avoir vu « une belle maison peinte à la génoise » et où l'impératrice Eugénie, revenant d'Égypte à la fin de 1869 dut chercher un abri pendant une nuit à cause de la tempête). Il fait aussi complètement que possible l'historique de ce territoire : époque féodale : seigneurie de Rogliano, les Da Mare et les Negroni, les seigneuries des Gentile, Paoli, l'époque moderne.

Nous citerons parmi les pages les plus remarquables de l'ouvrage celles qui traitent du gouvernement de Paoli et de sa marine.

L'auteur montre que la constitution donnée par Paoli à la Corse combinait les idées démocratiques des insulaires avec les principes de la philosophie du XVIII^e siècle : tous les Corses de vingt cinq ans électeurs ; le pouvoir législatif confié à l'assemblée générale des délégués des communes (un délégué pour mille habitants) et le pouvoir exécutif à un conseil d'Etat de neuf membres, un par province (il y a eu en effet neuf provinces, et non dix, comme on l'a dit quelquefois) ; dans

chaque commune un podestat, le maire d'aujourd'hui au point de vue administratif, mais qui avait, pour les causes inférieures à dix livres, le pouvoir des juges de paix actuels ; le tribunal de chaque province formé d'un président et de deux assesseurs qui sont nommés par l'assemblée générale et d'un avocat que désigne le Conseil d'état et qui fait fonction de ministère public.

On notera pareillement tout ce que M. Piccioni a dit de la marine créée par Paoli ; car Paoli osa créer une marine de guerre qui compta jusqu'à quatorze vaisseaux ; il osa placer sa base navale à Centuri, occuper Furiani et y faire un fort, prendre Rogliano et Macinaggio, fonder l'Ile-Rousse à quelques pas de la génoise Calvi.

Nous ne pouvons reprocher à M. Piccioni que d'accorder trop de confiance en un point à Napoléon « le souverain juge » (p. 186) : il rapporte que Napoléon a dit qu'il ne manqua à Achille Murati qu'un théâtre plus vaste pour être un Turenne ; mais le Napoléon qui a porté ce jugement est le Bonaparte de 1791, l'auteur de la *Lettre à Buttafuoco*, et il prône outre mesure les défenseurs de la liberté corse. (1)

Espérons que l'intéressant volume de M. Piccioni, plein de faits curieux et d'anecdotes, fera naître en Corse des travaux semblables qui développeront dans la jeunesse l'amour de la petite patrie et par suite de la patrie corse et de la patrie française !

Arthur CHUQUET, membre de l'Institut.

LES POÈTES CORSES

Charles-Timoléon Pasqualini

(1840-1866)

« Ch. T. Pasqualini était un des plus étonnants penseurs de ce siècle. Il serait arrivé à tout. C'était un grand génie ». Dr J. J. M. CARENCE.

« C'était un poète de race ; je l'ai aimé et admiré ; je l'admire et l'aime encore ». Jean AICARD.

« Soignez-vous, vous êtes de ceux qu'on ne réparerait pas ». J. MICHELET.

Charles-Timoléon Pasqualini naquit à Campile le 13 janvier 1840. Poète d'une rare inspiration, il est surtout le plus corse de nos poètes de langue française. Dès l'enfance, la vivacité de son imagination, son intelligence d'élite avaient

(1) p. 193. Mme de Marbeuf était une demoiselle Gaardony de Frénoyl, et non de Ferroul.

été pour tous un sujet d'étonnement. Ses judicieuses remarques, ses mots profonds déconcertaient ses parents et les maîtres chargés de lui enseigner les premiers éléments. Au collège de Bastia où il entra en 1852, il ne tarda pas à se faire remarquer par son application à l'étude. Doué d'une mémoire prodigieuse, observateur précoce, il fit de rapides progrès, abondant et approfondissant les choses les plus diverses et les plus ardues. Il dépassa vite tous ses compagnons de classe. Sa vive intelligence avait soif de tout analyser, de tout comprendre. Avec cela noble cœur, épris d'idéal et de justice, ne rêvant qu'indépendance... Ses professeurs savaient bien à quelle âme de fer ils s'adressaient ! Aussi s'ils inscrivaient parfois sur le bulletin qu'il est d'usage d'envoyer aux parents : « T. Pasqualini, caractère *d'insubordination* » durent-ils le faire à regret. Il fallait le laisser travailler à sa manière. Cet enfant dont la pétulante imagination se plaisait à errer « dans l'immensité des possibles » traduisait Homère et Virgile comme il les comprenait. On dut laisser suivre à ce caractère rebelle sa propre impulsion.

A 15 ans, son imagination poétique lui dictait dans l'harmonieuse langue italienne des *terzetti* d'une belle tendresse non dépourvue de correction.

Scorre an nel prato i limpidi ruscelli,
Mormorando, e lambian l'onde sonore
Incostanti e scherzosi i venticelli.

Cela rappelle, sans doute, quelque peu... Métastase, mais quelle sincérité dans ces accents d'un poète de 15 ans, presque un enfant !

Trois ans d'externat suffirent à Pasqualini, écrit un de ses admirateurs. A l'âge où d'ordinaire les autres commencent leurs études, lui les finissait. Rien désormais ne l'arrêta plus. Fils de médecin et possédant au plus haut degré toutes les qualités du cœur, il embrassa, au sortir du collège, la carrière médicale, qui, mieux que toute autre, allait lui permettre d'être en contact avec la mansarde et de pouvoir se consacrer, corps et âme, au soulagement de ce cœur immense qu'il aimait par-dessus tout : le genre humain. » Il fut bientôt entouré d'amis. Il ne rêvait qu'indépendance, et le mot de liberté sans cesse présent à son esprit, devait, jusqu'à son dernier soupir, faire battre ce noble cœur de poète. Il se distingua, en outre, par les étonnantes qualités de son esprit.

A dix-huit ans à peine, presque adolescent, il fut choisi pour entrer dans la marine en qualité d'aide-major, et rapidement promu chirurgien. Il s'embarqua, fit des campagnes

au Sénégal et en Afrique du sud. Pendant la traversée, il écrivit des impressions de voyage dignes de nos meilleurs écrivains en ce genre. « Dès lors, continue un de ses admirateurs, (1) la marine, Campile ravagé par la fièvre typhoïde, Toulon où il fut reçu, le 12 avril 1864 chirurgien-chef-interne des hospices civils à la suite d'un brillant concours, devaient inscrire en caractères indélébiles la trace de ses bienfaits. »

« Les bonnes actions ignorées des hommes sont gravées par Dieu sur les colonnes de l'éternité » disait, en parlant des bienfaits de Pasqualini, un nécrologe imprimé à Toulon quelques jours après sa mort. — Dès 1864, Pasqualini, put consacrer une plus large part aux lettres qu'il chérissait ;



Dernier portrait de Pasqualini.

ce fut l'envol de l'aigle. Après avoir chanté, dans ses voyages aux colonies,

« les vagues grimaçantes,
l'onde phosphorescente aux aigrettes de feu.... »
et la mer, la vaste mer qui, pour son âme vibrante,
« Fait du galet sonore un luth mouillé de pleurs.... »

(1) Cet admirateur du poète, auquel nous devons, d'autre part, d'avoir pu écrire une étude aussi complète, est aussi son neveu et héritier : Timoléon Franceschi. Le culte véritablement filial qu'il a voué à C.-T. Pasqualini s'est d'ailleurs manifesté en maintes occasions.

Après avoir épuisé sur ce sujet toutes les couleurs de la palette, il chanta d'une voix également puissante et lyrique, épuisant tous les tons de la gamme, ces choses éternelles et éternellement chantées : l'Amour, la Liberté, la Mort, l'Espace, les Etoiles, les Fleurs... »

Vers la fin de l'année 1864, quelques amis s'étant aperçus que Pasqualini toussait s'en inquiétèrent. L'un d'eux l'ausculta pendant son sommeil. C'était bien la terrible maladie qui ne pardonne pas. Le poète s'était-il rendu compte de son état ? Le 2 novembre, il écrivit une pièce de vers « *Le jour des morts* » dans laquelle toute sa mélancolie s'exhale avec sa fierté. Face à face avec la mort, il la regarde sans pâlir.

N'est-tu pas lasse encore, superbe souveraine,
Veuve éternellement de nouvelles amours....

.....
A jamais sois bénie, ô Mort, ô Liberté !

La « *Tribune artistique* » de Toulon publia ce poème l'année suivante. En même temps parurent les vers « *A Victor Hugo* » qui valurent à Pasqualini de nombreuses lettres flatteuses signées des grands esprits de l'époque.

Le 9 juillet 1865, le poète rappelé par son père, averti en secret de l'imminence du danger, quitta Toulon. Peu après le choléra fit son apparition dans la ville. Les amis de Pasqualini s'entendirent pour qu'il n'en sût rien : il serait accouru envers et contre tous. Le fléau touchait à sa fin lorsqu'il l'apprit. Il revint en hâte. En mars 1866, il partit pour Montpellier passer des examens. Le voyage le fatigua beaucoup. A son retour la maladie fit des progrès effrayants. Pasqualini ne disait rien, dissimulant sa souffrance pour ne pas attrister ses amis.

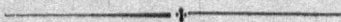
Le 26 mai cependant, pressé par ses maîtres et ceux qui l'entouraient de son affection, il quitta de nouveau Toulon. Peu de temps après il écrivait de Campile que sa santé s'améliorait, que l'équitation l'avait tenté quelque peu. On espéra que les soins de ses parents, l'air pur du pays natal, sa jeunesse, la science prolongeraient une vie si chère...

Hélas ! le 15 août 1866, Charles-Timoléon Pasqualini réalisait son rêve. Il brisait ses chaînes, et libre, libre, il s'élançait vers les mondes immenses où règnent la suprême Beauté, l'éternelle Liberté...

A jamais sois bénie, ô Mort, ô Liberté !

(à suivre)

H. YVIA-CROCE.



LES HISTORIENS DE LA CORSE

Deux ouvrages anonymes :

1^o Histoire des révolutions de l'Ile de Corse et de l'élévation de Théodore I^{er} sur le trône de cet État ;

2^o Histoire de l'Isle de Corse.

Chacun de ces deux anonymes doit au titre de son livre, plutôt qu'à sa valeur personnelle, l'honneur de figurer parmi les historiens de la Corse. Tous deux cependant ont le mérite d'avoir été les premiers, croyons-nous, à écrire les événements de notre petite patrie en langue française. Si la nationalité du premier est restée douteuse, par contre le second était un Français ; et, en dehors d'un excès de modestie toujours louable, peut-être eurent-ils, tous les deux, des raisons certainement intéressantes pour se cacher sous l'anonymat. Aussi a-t-on cherché à déchirer ce voile. On a cru que la première de ces productions était de la plume un peu lourde de Von Wittelieb ; puis on a insinué qu'elle avait été inspirée par le roi Théodore lui-même. Quant à l'autre, elle serait l'œuvre d'un esprit plus cultivé : de la Ville-Heurnois ou Chevrier, ou encore Goury de Champgrand. La vraisemblance penche en faveur de ce dernier, puisque dans la formule approbative de l'ouvrage, page XIII, l'auteur est désigné par les lettres G. D. C. En somme, on n'est pas bien fixé à cet égard, et on ne le sera probablement jamais.

1^o *L'histoire des révolutions de l'Ile de Corse* est un élégant petit in-12, fort bien imprimé à la Haye, en 1738, (1) chez Pierre Paupie. Ce livre est orné d'un titre en deux couleurs, rouge et noir, et d'une jolie gravure de J. V. Schley (1737) représentant : au premier plan, le roi Théodore I^{er} débarquant en Corse,

« habillé à la Franque, c'est-à-dire vêtu d'un long habit d'écarlate doublé de fourrures, couvert d'une perruque cavalière et d'un chapeau retroussé à large bord, et portant au côté une longue épée à l'Espagnole, et à la main une canne à bec de corbin » (page 193). (Description tirée des « Lettres Juives » même éditeur).

Dans le fond, on aperçoit le port d'Aléria et le vaisseau, battant pavillon Anglais, qui l'a amené ; en tête, à gauche, les armes de Corse ; à droite, l'ordre de la délivrance.

(1) En 1730, il aurait paru, dit-on, une 1^{re} édition de cet ouvrage dans le format in-18. Elle n'aurait pu parler de Théodore à cette époque.

L'œuvre elle-même est divisée en deux parties. La première comprend l'histoire des révolutions de Corse,

« depuis le temps de ses premiers habitants jusqu'à la fin du XVI^e siècle, tirée d'Anton-Pietro Filippini, imprimée à Tournon, chez Claudio Michaeli, en 1594. La seconde partie est l'histoire de l'élévation de Théodore I sur le trône de Corse, tirée des mémoires tant secrets que publics ».

En tout, 324 petites pages d'une compilation quelque peu indigeste.

L'auteur, à défaut d'autre soin, paraît s'être principalement attaché à la sincérité et à l'exactitude : cela doit lui attirer notre indulgence. La seconde partie est plus intéressante que la première parce qu'elle est nourrie de documents et de détails présentant une certaine valeur historique, et dont M. Le Glay a « pu contrôler la véracité au moyen des rapports Français et Génois ». (1)

Ce petit livre, très-recherché à l'époque, fût traduit en langue italienne en 1739 et édité dans le format in-8° ; il eût ainsi le même succès. Les deux éditions sont aujourd'hui presque introuvables.

2° *Histoire de l'Isle de Corse* (2). Il faut s'en prendre à son auteur de la confrontation qui s'impose entre son ouvrage et le précédent ; lui-même nous y incite (pages 2-14-25-66), perdant de vue que la critique est une arme dangereuse quand elle est détournée de son but scientifique dans un intérêt personnel, malgré l'affirmation solennelle qu'on « renonce totalement à la gloire de passer pour auteur » (page V).

Le plan de ces deux histoires est le même ; Géographie de l'île. — Abrégé de l'histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'au départ d'Alphonse d'Ornano. — Ici, même lacune chez les deux. — Reprise à la grande révolution : ses débuts, ses causes, son développement jusqu'à l'arrivée de Théodore. — Elévation de ce dernier au trône de Corse, ses promesses, ses intrigues, sa cour, son gouvernement, son départ précipité. — La crainte des Génois, leurs insinuations perfides, la fidélité du peuple et des chefs au roi absent, enfin l'arrivée des troupes françaises.

(1) Théodore de Neuhoﬀ, roi de Corse, par André Le Glay, page IX.

(2) Petit in-8° édité à Nancy en 1749, accompagné d'une jolie carte de l'île, levée sur les lieux par les ordres de la République de Gènes et corrigée par l'auteur.

Là s'arrête le plan commun à nos deux histoires, mais non le livre de M. G. D. C., dont nous ne connaissons encore que le tiers et *ce qui reste vaut bien qu'on le compte*.

Mais, au préalable, si l'on juxtapose certaines pages de la première partie de cette œuvre aux mêmes passages de « l'Histoire des Révolutions », on est surpris de constater que la... composition est souvent inhabile. Un seul exemple : à la page 58, il est dit qu'après divers entretiens avec les principaux chefs de rebelles, après avoir interrogé le Baron de Drost en personne et même le fameux prévôt de Zicavo, l'auteur n'a pu savoir la vérité au sujet du roi Théodore et il ajoute : « Voici seulement ce que j'en ai pu découvrir » : Suit la copie, presque littérale, du document placé aux p. 206 et suivantes de l'autre Histoire et complétée par un retour ingénieux aux faits dévoilés à la page 164 de ce même livre.

Malheureusement cette intéressante découverte n'est pas la seule faite dans les mêmes conditions, au risque de nuire à la sincérité autant qu'à la critique de notre historien, auquel on peut reprocher encore d'autres faiblesses, notamment ce calembourg de la page 73 : « Tous ces prétendus grands Seigneurs étaient des Comtes en l'air pour faire dormir debout les naturels du Pais ». M. G. D. C. se méfiait pourtant de lui-même puisqu'il nous disait en terminant son discours préliminaire : « *in multi loquio non déerit peccatum* ».

En fait, cette première partie de l'ouvrage n'a rien de personnel ; c'est « l'Histoire des révolutions » qui a servi de guide commode et facile, quoi qu'on en dise, et on a eu le tort de vouloir masquer certains démarquages flagrants par une critique maladroite.

A partir du chapitre V l'intérêt commence : l'auteur est dans tous ses moyens ; il a étudié et travaillé sur les lieux mêmes, car il appartenait aux troupes de France qui sont arrivées avec M. de Boissieux, à qui succéda bientôt le Maréchal de Maillebois. Il y avait en Corse, au mois d'Avril 1739 : 16 bataillons français à 510 hommes chacun ; deux escadrons de hussards à 100 hommes et 60 arquebusiers ; ces troupes, ajoutées aux soldats de Gênes, formaient un corps de dix à onze mille hommes environ. C'est avec cette force importante qu'on est arrivé à bout de la rébellion. L'inventaire des armes retirées aux révoltés, du mois de Mai 1739 au mois de Juin 1740, accusait un chiffre de 8.000 fusils dont plus de 1.000

« à la marque de la République qui les fit redemander, ce qui n'était pas trop honorable à ses troupes, étant une preuve qu'ils avaient souvent eu du dessous avec les Corses ».

Il nous fait assister à la poursuite, dans les montagnes, des derniers champions de la révolte, à la tête desquels sont le Baron de Neuhoff, neveu de Théodore, et le Baron de Drost ; puis à la soumission de Luca d'Ornano, à Corte, le 22 Juillet 1739 ; à l'assaut, le 23 septembre suivant, du village de Zicavo où le Prévôt et ses fidèles s'étaient retranchés avec 1.000 partisans environ et finirent par capituler, accablés sous le nombre ; enfin, on arrive à la clôture de la campagne, quand tout paraissait rentré dans l'ordre, mais les Corses disant hautement :

« Salva la fede piuttosto il Turco, c'est-à-dire que, pourvu que les Turcs voulussent leur laisser le libre exercice de leur religion, ils préféreraient leur domination à celle des Génois ».

Dans le chapitre VI, l'auteur qui se livre à des « réflexions morales et politiques » à propos de l'ancien et du nouveau gouvernement de l'île, débute par des aménités, mitigées de quelques circonstances atténuantes : les Corses

« originairement féroces (page 114) aiment à voir la justice dans la maison d'autrui et fort peu dans la leur » (page 125).

Il prétend que ce sont les Corses eux-mêmes qui disent cela « naturellement ». Il raconte aussi que les Commissaires de Bastia et d'Ajaccio ne sortent point de chez eux pour aller à l'église, à la promenade ou ailleurs

« qu'ils n'aient un des Douze ou des Six qui marche devant eux à la distance de huit ou dix pas et la tête nue »,

Ce qui lui paraît un emploi peu digne d'un noble ; il est vrai qu'il s'empresse d'ajouter que cet emploi a dégénéré et n'est plus confié « qu'à des gens peu recommandables ».

Vient ensuite l'analyse des deux causes principales de la révolte et il se flatte,

« Non seulement de les faire connaître et de les démontrer, mais encore de prouver en quelque façon l'impossibilité qu'il y a « d'y remédier sans prendre des routes diamétralement opposées à celles que les Génois ont suivies jusqu'à présent » (p. 135).

La première cause réside moins dans la corruption des cœurs que dans l'ignorance : la plupart des prêtres et des moines qui auraient dû apprendre aux Corses les principes de la religion et de la soumission à leur Souverain, étaient eux-mêmes complètement ignorants et furent les premiers à

les exciter à la révolte, d'accord avec leurs chefs. La seconde cause provient de la conduite et de la manière particulière de gouverner de la République.

Les Génois n'ont jamais su se gouverner eux-mêmes : leur histoire offre le lamentable spectacle des vicissitudes par lesquelles ils ont passé ;

« Ils se jettaient dans les bras de quiconque voulait bien les recevoir, manœuvre qui n'a servi qu'à les rendre odieux à tous les autres peuples de l'Europe et à leurs propres sujets, auxquels ils inspiraient, par cette conduite, non seulement un mépris pour leur autorité, mais encore un désir de les imiter » (page 145).

Après cela, il serait superflu de vouloir démontrer, que notre historien ne connaît pas très bien notre histoire ; il semble comprendre beaucoup mieux celle de Gènes.

Passons aux deux chapitres suivants où nous avons une étude sur les mœurs et coutumes, sur le génie et le caractère de la race, sur la religion et la langue du pays. Un début qui promet :

« Ce n'est pas sans raison que quelques géographes et historiens ont prétendu que le nom de Corsaire donné aux pirates devait son origine à la Nation Corse, puisqu'effectivement et généralement prise, elle a beaucoup de la férocity, du désir de la rapine, de la mauvaise foi, de la dureté de cœur, et même de la cruauté que l'on suppose naturellement dans les gens que l'on appelle les Corsaires.... ce sont, (les Corses) à mon avis, de véritables Corsaires si l'on ne croit pas qu'ils méritent quelque autre épithète de pire signification ».

Au commencement du XVIII^e siècle, en effet, les géographes, les historiens, les savants connaissaient bien peu la Corse puisque, en 1734, dans une communication sur les pirates faite à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, M. Blanchard put dire gravement que « les Corses étaient autrefois de grands écumeurs de mer ». (1).

Mais M. G. D. C. est avide de s'instruire ; il a certainement beaucoup lu avant de venir en Corse ; il n'est donc plus excusable quand, après avoir tout vu et tout contrôlé lui-même, pendant ses deux années de campagne, il daigne à peine nous concéder qu'on lui en avait dépeint les habitants « avec des couleurs encore plus affreuses que celles qui forment le

(1) Histoire de l'Académie Royale, Tome douzième, page 75. Paris 1740.

portrait qu'il en fait ». (page VI) — Merci du compliment ! Nous pourrions répondre en Corsaire et demi, suivant le proverbe, à ce débordement d'inepties ; mais nous perdriions inutilement un temps précieux. Voyons la fin de son ouvrage, en sautant le chapitre IX qui aurait dû être intercalé dans la Géographie : après avoir parlé de la fertilité du sol, des diverses cultures, des productions naturelles du pays, des animaux domestiques ou sauvages qui s'y trouvent, il expose ses idées sur le commerce qu'on pourrait tenter en Corse et nous donne quelques renseignements statistiques assez intéressants pour cette époque. Il termine, enfin, par un abrégé de l'Histoire de la Colonie Grecque établie par les Génois dans l'Île sur la fin du XVII^e siècle, et dont il fait l'éloge à sa façon.

Ce livre, nous dit-il, est « destiné plus pour les étrangers, que pour les Français ». Il est de ceux, pourtant, que tous les amants du passé glorieux de notre chère petite patrie doivent lire pour bien comprendre ce cri de douleur et d'espoir qu'elle pousse à l'arrivée de troupes françaises :

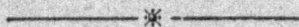
« Sire, la pauvre Corse en l'état où elle est, négligée, inculte, exténuée, *méprisée*, opprimée, dépouillée, se jette toute nue aux pieds de Votre Majesté Très Chrétienne, sans autre voile pour couvrir la honte qu'elle a de présenter à vos yeux un objet si misérable, qu'une prompte obéissance jointe à l'espoir d'être bientôt, par vos ordres, entièrement revêtue. »

Ce livre nous révèle pourquoi les Corses « naturellement assassins, meurtriers et possédés du désir immodéré de la vengeance, mettant tout en usage pour la satisfaire, force, ruse, artifice, religion même » (page 175), ne purent arriver à convaincre le Maréchal de Maillebois, dont M. G. D. C., commissaire de ses armées, reflétait peut-être l'intime pensée à ce moment précis.

Ayant eu à interroger et à condamner, à côté des bons Corses qui luttèrent pour leur Patrie, tous les brigands, les escarpes, les malandrins qui infestaient l'île, ce juge farouche a confondu tout un peuple dans la même abjection.

Etrange historien, dont la psychologie, plus étrange encore, ne se peut correctement qualifier !

Ch. de GIAFFERI



MONUMENTS HISTORIQUES

Le tombeau du Maréchal de Vaux

Il existe dans la banlieue parisienne un monument que bien peu de Parisiens connaissent malgré le grand souvenir qu'il évoque ; reconnaissons qu'il est d'un accès médiocrement facile et que les *Guides*, même les plus réputés, ne le mentionnent pas ou font confusion.

A 500 mètres environ au nord de Paray (Seine-et-Oise), et à une faible distance de la route de Paris à Fontainebleau, se dresse, au milieu d'un champ, un enclos en maçonnerie formant un carré d'environ douze mètres de côté dans lequel on accède par une porte en fer à jour.

A l'intérieur, une grille, aux coins de laquelle sont des arbres touffus qui guident de loin, entoure une tombe basse en pierre surmontée par un petit obélisque.

Sur cette tombe, on lit trois inscriptions dont la principale est celle-ci :

CY-GIT LE CŒUR D'UN VRAI HÉROS
DANS LA PAIX ET SOUS LES DRAPEAUX.
IL CONSACRA TOUTE SA VIE
A BIEN SERVIR SON DIEU, SON PRINCE ET SA PATRIE.
NOËL JOURDA DE VAUX — MARÉCHAL DE FRANCE
MORT A GRENOBLE, LE 12 SEPTEMBRE 1788.

De 1840 à 1855, deux corps ont été ensevelis là : celui de la marquise de Vauborel, une des deux filles du maréchal qui n'eut pas d'enfant mâle ; celui de l'abbé Decori.

Le tombeau est convenablement entretenu grâce à une rente laissée dans ce but par l'abbé Decori au curé de Morangis.

Né en 1705, au château de Vaux, diocèse du Puy, le maréchal mourut à Grenoble où il avait été envoyé pour réprimer des troubles. En mourant, il formula le double désir, que son cœur fut déposé à Paray dont il était le seigneur et que le reste de sa dépouille mortelle fut transféré au château de Vaux. Malheureusement, comme le corps avait été déposé dans l'église de l'Etournar, les révolutionnaires s'opposèrent au transfert, lors de l'exhumation ; on ignore mais on suppose ce qu'il devint alors.

Il est à désirer que l'obélisque reçoive le buste de Celui auquel la France doit la soumission et la purification de la Corse ; c'est en vain que nous adressâmes ce vœu il y a plusieurs années, au *Souvenir Français*.

Rappelons sommairement les titres du maréchal de Vaux à la gratitude de la France et, n'hésitons point à le dire, au respect de la Corse qu'il traita humainement après avoir triomphé de sa glorieuse résistance. (1)

Lorsqu'il fut prouvé que l'incapacité du marquis de Chauvelin ne pouvait venir à bout de la résistance des Corses, le duc de Choiseul porta à environ 20.000 hommes l'effectif du corps expéditionnaire, — y compris artillerie, génie, miquelets basques, — et lui donna pour chef le général comte de Vaux que sagement il munit de pleins pouvoirs.

A cette armée appartenaient : le lieutenant général du génie de Vaux expérimenté dans la Guerre de montagne ; le colonel comte Guibert écrivain militaire distingué ; Dumouriez qui poursuivait une aventureuse carrière déjà bien remplie (2) ; le capitaine de dragons comte de Mirabeau, le futur orateur de la Constituante.

Quant au choix du général en chef, il était excellent. Son passé militaire, qui remontait à 1724, se chiffrait, en effet, par dix-neuf sièges, dix combats, quatre grandes batailles et quatre blessures.

Venu en Corse dès 1758, en qualité de major au régiment d'Auvergne, il s'y était fait remarquer par la belle défense du couvent de Guersamanicù, avec 200 hommes, il avait repoussé les efforts d'assaillants environ dix fois plus nombreux.

Le comte de Vaux avait appris là, — à l'école du marquis de Maillebois, remarquable comme politique et comme soldat, pacificateur intelligent et honnête, — à connaître simultanément le caractère et les mœurs des insulaires ainsi que le terrain. Personnellement austère et ennemi du faste, dur et sévère, mais bon, d'ailleurs d'une scrupuleuse probité, il était bien le chef qui convenait pour réprimer les abus qui s'étaient introduits dans le corps expéditionnaire. Dumouriez lui a reconnu dans ses *Mémoires* une « âme sensible, juste et même affectueuse » ; aussi conduisit-il la conquête avec une douceur à laquelle tous se sont plu à rendre justice.

Sa valeur s'affirma tout d'abord dans l'appréciation de l'importance à la fois stratégique et nationale de Corte, la vieille ville de Paoli. Renonçant, en effet, à batailler inutilement sur le littoral, — bien qu'un détachement fut spécialement chargé de le longer, d'Aléria à Porto-Vecchio, pour le pacifier, — il donna Corte comme objectif plus ou moins éloigné à trois colonnes.

(1) Voir n° 23 de la *Revue* : *Le Maréchal de Vaux à Besançon* par M. L. Villat.

(2) Voir n° 23 de la *Revue* : *Dumouriez en Corse* par Pouget de Saint-André.

Paoli avait établi son quartier général dans le Nebbio, à Murato : sa ligne de défense dont le point faible était au centre, à Rapalo, était trop étendu pour lui laisser la liberté de prévenir les Français en les attaquant ; ils purent ainsi manœuvrer et le faire méthodiquement.

Le 7 mai 1759 de Vaux, qui avait fait améliorer les chemins, se portait en avant, à la tête de la colonne principale sur Lento, d'où il comptait gagner le Golo ; ses flancs, comme ses derrières, étaient assurés.

Dans le courant de la journée le centre de la ligne corse était rompu à Rapalo d'où fut gagné Lento. Là, de Vaux disposa ses troupes de façon à recevoir l'attaque ou à être à même de poursuivre en toute sécurité la marche en avant.

On peut dire que, à partir de ce moment, les Corses demeurèrent privés d'un chef : Paoli leur fit, en effet, défaut comme général et même comme soldat. Disséminant sur les deux rives du Golo, plus loin encore, des forces un peu inférieures à celles dont disposait de Vaux, il se trompa sur la direction tout indiquée cependant qu'allait suivre celui-ci ; il était donc condamné à se trouver faible partout.

La journée de 8 mai fut marquée par deux simples escarmouches.

Le lendemain était livré le combat — on ne saurait dire bataille, — de Ponte-Novo dans lequel, ainsi que l'a écrit mélancoliquement Gregorovius, le peuple corse perdit « sa liberté et son indépendance ».

Bien que nous ayons étudié sur place, en 1767, ce combat et que nous lui ayons consacré une étude qui demeura enfouie, pendant dix-huit mois, au ministère de la guerre, nous serons bref.

Il comprit deux phases distinctes et malheureusement bien différentes ; une de lutte, une autre de massacre.

La première de ces phases consista, à l'insu de Paoli qui était éloigné, dans l'audacieuse marche en avant d'une colonne forte d'environ 2.000 h., qui, partie de Ponte Novo se proposait d'atteindre Lento. Arrêtée de front, puis attaquée sur ses deux flancs, elle dut, malgré de vaillants efforts, retrogradier en désordre sur Ponte-Novo.

Alors commence la deuxième phase. Pourchassés par les Français, accueillis à leur arrivée sur le pont par le feu même de ceux des leurs qui étaient établis sur la rive droite du Golo, ils y furent immobilisés et en grande partie égorgés.

Paoli eût pu, il est vrai, puisque 3.000 hommes seulement avaient été engagés à Ponte-Novo, retarder la marche des Français en défendant l'importante position de la Stretta

d'Omessa ; il avait, paraît-il, des soucis plus personnels et ne le fit pas.

Parti de Golo le 16 mai, de Vaux atteignit sans encombre Corte, après s'être avancé prudemment et, le 22 mai, il s'y établissait.

La soumission complète de l'île suivit de près le départ définitif de Paoli qui s'embarqua, le 11 juin, à Porto-Vecchio pour la Toscane d'où il se rendit en Angleterre.

Il faut reconnaître, après avoir salué en Paoli un grand patriote, qu'il était vraiment dépourvu de talents militaires ; à une guerre de chicanes propre à la nature du terrain et aux qualités physiques et morales des volontaires corses, il préféra tenter une guerre méthodique qu'il n'était pas à même de diriger : il devait être battu et le fut.

Le général de Vaux avait mérité le bâton de maréchal qui ne lui fut cependant accordé que le 14 juin 1783, à l'âge de 78 ans.

Il avait, en somme, dirigé son armée avec un heureux mélange de prudence et de vigueur, en chef expérimenté. Vainqueur, il ne se laissa pas enivrer par le succès et, ce qui est à son honneur, il fit preuve dans la pacification d'une modération à laquelle les Corses si souvent opprimés n'étaient point accoutumés. (1)

(1) Nous ne craignons pas de nous écarter de la question, en lui rattachant un passé plus récent bien propre du moins à intéresser les Parisiens.

Le terrain sur lequel se dresse le Monument de Paray fut, en effet, solidement occupé par les Allemands en 1870. Il y a là un plateau découvert d'une largeur moyenne de quatre kilomètres limitée par les deux lignes Thiais-Orly-Villeneuve-le-Roy et l'Hay, Fresnes-les-Rungis-Wissous. Ils s'installèrent, en allant du nord au sud, sur les trois lignes à directions plus ou moins parallèles : Thiais Chevilly, l'Hay ; Choisy-le-Roi — la Belle Epine, Fresne-les-Rungis ; Villeneuve-le-Roi et Orly Paray — Wissous.

Ces différentes lignes étaient très fortes, car les Allemands avaient procédé, avec une remarquable entente des exigences de la situation, à la mise en état de défense des murs, à l'organisation de levées de terre, de batteries rectilignes et demi-circulaires, enfin des haies.

La plus méridionale d'entre elles ne comprenait, en dehors des villages fortifiés, que quatre batteries demi-circulaires permettant de prendre à revers la seconde ligne. Deux d'entre elles étaient établies de chaque côté de la route nationale, à 400 mètres environ au nord du tombeau ; les deux autres se trouvaient sur le chemin du tombeau à Orly, à peu près à mi-distance de son point de croisement avec la grande route d'Orly.

Il ne reste actuellement plus de vestige de ces travaux, mais la description qui précède rendrait facile la détermination de leurs emplacements. — Général F. C.

Au lecteur désireux de faire un pèlerinage au monument de Paray, nous donnerons les conseils suivants.

Un tramway conduit du Luxembourg à Wissous distant de 3 k. 800 du tombeau.

Le chemin de fer de Sceaux conduit, par Massy-Verrière, à Orly-Villeneuve-le-Roi d'où on se trouve à 2 kil. 800 du tombeau.

Un conseil au touriste qui, étant arrivé à Villeneuve-le-Roi, ne serait pas muni d'une carte. Les gens du pays, ignorant plus ou moins le tombeau, ne connaissent que la pyramide dite de la Cour de France qui fut élevée, en 1832, par les soins de la Société de Géodésie; or, sa masse est plus imposante que le tombeau.

Pour le gagner, on doit passer par Mons et Athis en dominant la petite vallée de l'Orge; une fois la route nationale rejointe à une faible distance de Juvisy, on se trouvera encore à quatre kilomètres au sud du tombeau.

Général F. CANONGE.

SOUVENIRS HISTORIQUES

Sampiero sauvé par Polidori de Corté

Sampiero venait de quitter pour quelque temps la Provence où il avait établi sa famille et rentrait en Corse, sa patrie. La nouvelle en fut bientôt répandue dans l'île heureuse d'acclamer le retour du héros. Son éloignement refroidissait ses compatriotes envers le gouvernement français et les faisait pencher du côté des Génois (1).

L'arrivée de toute une armée auxiliaire n'aurait pas davantage électrisé les cœurs que celle de ce grand capitaine. Pour réhabiliter la France dans l'esprit de ses compatriotes, il quitta aussitôt Ajaccio où il avait débarqué, pour franchir les montagnes et parcourir les provinces de Corté, du Nebbio et de Bastia. On se pressait sur son passage, pour lui prodiguer le glorieux nom de libérateur, de père de la patrie. C'était un élan populaire et partout des fêtes, des illuminations, des feux de joies et des marques de la plus grande vénération. Au Vescovato, où il séjourna quelque temps pour

(1) En 1553 les Français commandés par le maréchal de Thermes avaient, grâce à Sampiero, conquis toute la Corse excepté la ville de Calvi. Le maréchal était parti depuis pour l'Italie et Henri II avait nommé Giordano d'Orsini, Lieutenant-Gouverneur de l'île. Cette préférence de Giordano sur Sampiero indisposait les Corses et les faisait pencher du côté des Génois. Sampiero n'était parti pour la France, qu'après la nomination de Giordano. (Filippini, Livre XII).

apaiser des animosités de famille, on représenta, en son honneur, la *Moresca*.

La *Moresca* (1) était une espèce de bal guerrier représentant une action contre les Sarrazins, telle que la *Prise d'Aléria* ou de *Mariana*, *Jérusalem délivrée*, ou *Granata conquise*. Le spectacle se donnait en plein air sur une grande place. Les habitants de l'île accouraient en foule de toutes les contrées, pour assister à cette fête nationale. Les costumes des acteurs, quelquefois au nombre de deux cents, consistaient dans un bouclier, une cuirasse et tout ce qui constituait l'équipement militaire des Romains. La main droite était armée d'une épée, la gauche d'un poignard. Divisés en deux camps rivaux, ils s'avançaient l'un contre l'autre et combattaient au son de divers instruments avec des mouvements précis. C'était toujours la fraction représentant l'armée chrétienne qui restait victorieuse.

Il faut admettre que c'étaient là des exercices et des simulacres de bataille propres à développer la force, la souplesse et la dextérité des membres et à faire germer dans les cœurs le courage et le sang-froid.

Après avoir assisté à la représentation du Vescovato, Sampiero se transporta dans la Balagne, pour décider plusieurs troupes nationales à se ranger sous le drapeau français.

En ce moment, la ville de Calvi était munie d'une puissante garnison commandée par *Martino Bozzolo*, Commissaire de la République de Gênes. Bozzolo dirige vers l'ennemi le capitaine *Grechetto*, à la tête d'un gros détachement. Grechetto charge vigoureusement les Corses qui ne s'attendaient pas à cette vive attaque.

(1) La *Moresca* n'est plus usitée en Corse et le dernier spectacle qui fut donné à Cervione, en 1817, fut des mieux réussis. Le sujet en était *Jérusalem délivrée*.

L'abbé Gaudin, dans son livre intitulé : *Voyage en Corse*, parle longuement de la *Moresca* et prétend qu'elle a tiré son origine des Arabes vers les VIII^e et IX^e siècles. Nous pensons cependant qu'elle remonte aux temps les plus reculés et que les Corses la tenaient des différentes colonies grecques qui vinrent s'établir dans l'île. En effet, il y avait dans toute la Grèce, des bals militaires dont la *Danse armée*, exécutée avec le bouclier, la lance et l'épée, est le plus ancien; on appelait ces bals, les Danses de Memphis et de Pyrrhus, fils d'Achille. On sait aussi que ces bals guerriers étaient en vogue dans les régions septentrionales où pourtant les Sarrazins n'avaient jamais pénétré; on est donc forcé de convenir que ces bals ont été introduits dans ces contrées, par les Romains qui eux-mêmes les tenaient des Grecs. Nous dirons donc que l'origine de la *Moresca* est très ancienne et que sa dénomination et son but paraissent provenir de ce qu'autrefois les Maures voulurent s'emparer de la Corse. C'est alors que le nom de *Moresca* fut substitué à tout autre nom que pouvaient porter ces sortes de bals, pour perpétuer ainsi le souvenir de la grande défaite des Maures.

Mais le courage n'abandonne pas Sampiero qui, ralliant les siens, se joint au petit nombre de français commandés par le maréchal de camp Degros et résiste énergiquement aux Génois. Le combat devient terrible, acharné de part et d'autre et la victoire reste indécise. Mais tout à coup, aux efforts liguriens viennent se joindre ceux de *Léonard Giustiniani* ; le nombre repousse et met en déroute les Franco-Corses qui laissent Sampiero seul sous le coup de la fureur ennemie et les Génois fortement engagés le poursuivent jusque dans le fond des forêts. Ne voyant aucun moyen de salut, Sampiero pense à se jeter au milieu de ceux qui le poursuivaient et à leur vendre chèrement sa vie.

Soudain, il aperçoit *Polidori* de Corté, un de ceux qui avaient quitté les derniers le champ de bataille. Polidari, qui voit Sampiero en danger, court vers lui :

Donnez-moi votre habit, lui dit-il, et prenez vite le mien ; montez sur mon cheval et sauvez-vous, pour nous tous, pour nos femmes, pour nos enfants.

— Non, généreux ami, répondit Sampiero, je ne veux pas que vous soyez tué à ma place.

— Je vous en supplie, cria Polidori, la patrie, l'honneur, tout vous l'ordonne, quant à moi, à la grâce de Dieu !... Et en parlant ainsi, il prenait Sampiero par le bras pour l'engager à ne plus hésiter ; ce dernier obéit.

Le brave Polidori est aperçu par les Génois qui le prennent pour le héros corse ; ils l'arrêtent en poussant des cris de joie féroce. L'erreur qu'ils ne tardèrent pas à reconnaître exalta chez eux le dépit et la rage et Polidori fut traîné dans la prison de Calvi où on lui infligea les traitements les plus barbares. Heureusement un Calvésien fait faciliter sa fuite et épargner ainsi au Gouvernement Génois un assassinat, en conservant la vie à ce noble cœur qui avait si généreusement sauvé le père de la patrie Corse.

Jean de QUENZA

LES CORSES A L'ÉTRANGER

Une église nationale des Corses à Rome.

SAINT CHRYSOGONE (1)

Après avoir traversé le pont Garibaldi, à droite et au commencement de l'avenue du roi, presque en face de l'ancienne demeure des Anguillara, se dresse la vieille église consacrée à Saint Chrysogone martyrisé à Aquilée, sous Dioclétien, et dont la fête tombe le 23 Novembre.

(1) Le publiciste Italien O. F. Tencajoli, qui a écrit de nombreux articles sur la Corse, vient de faire paraître, dans un grand journal de Rome, cette intéressante notice dont nous pensons utile de publier la traduction. (N. d. l. D.)

Cette église, une des plus remarquables basiliques du *Transtévère*, fut édifiée, sur l'emplacement d'une autre église, sous Grégoire III qui lui annexa un monastère de moines grecs. Plus tard, des Bénédictins leur succédèrent qui l'occupèrent jusqu'au commencement du XVI^{me} siècle. Ceux-ci furent remplacés par des prêtres du clergé régulier, et l'église fut une paroisse, à laquelle on rattacha trois annexes. Depuis, elle a été affectée aux chanoines de Saint-Etienne ; ensuite, en 1480, aux Carmes Mitigés, qui y séjournèrent jusqu'au jour où Pie IX l'octroya aux Trinitaires de la Rédemption de la Foi. Ils y résident encore.

L'église actuelle de Saint Chrysogone est, en grande partie, due au Cardinal Giovanni de Crema. Elle a été, successivement, restaurée par Clément IX, Grégoire XVI et Pie IX. Cependant, celui qui fit le plus pour elle, fut le Cardinal Scipione Borghèse, un des titulaires, qui, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, lui donna l'aspect qu'elle a conservé de nos jours (1623).

Sa façade, avec son superbe portique soutenu par quatre colonnes en granit rouge, fut construite sur les plans de l'architecte Soria. Dans l'intérieur, ses trois nefs, supportées par des colonnes d'ordres divers provenant des Thermes de Septime Sévère, sont imposantes. L'arcade principale repose sur deux colonnes de porphyre, indubitablement, les plus volumineuses de Rome.

Au centre de son élégante voûte, se détache la copie moderne d'un tableau de Guercino reproduisant la gloire de Saint Chrysogone. L'original a été volé, et l'on ne sait comment il a pu aller finir en Angleterre. Dans le transept on admire une fresque du Chevalier d'Arpino et sur les murs de l'Abside, en de merveilleuses mosaïques s'harmonisant avec le milieu, sont représentés, la Vierge, Saint Chrysogone et Saint Jacques. Le baldaquin est en albâtre, orné d'enjolivures ; et la Châsse, recouverte de bronzes dorés. Le dallage, très bien conservé, est l'œuvre inestimable des Cosmati.

Depuis les temps anciens, l'église de Saint Chrysogone est réservée aux prêtres élevés au Cardinalat, et outre Scipione Borghèse cité plus haut, les cardinaux Langton, Millo, Pietro Bembo, Du Bellay, Di Lorena, Castellesi et Joachim Pecci, plus tard, devenu Léon XIII, en furent les titulaires. Le titulaire actuel est le très éminent Maffi, Archevêque de Pise, Primat de Sardaigne et de Corse.

Ce qui distingue cette église, c'est la grande quantité de pierres tombales de Corses qui en font une sorte de nécropole de ces fiers insulaires. Il semblerait qu'à partir de l'an 1.000, les Corses résidant à Rome auraient eu une prédilec-

tion marquée pour cette basilique, au point de la considérer comme leur église nationale. De nombreuses pierres tombales ont, malheureusement, disparu au cours des transformations qu'elle dut subir, mais celles qui restent suffisent à nous confirmer que, effectivement, Saint Chrysogone a été leur temple préféré.

Les premières pierres conservées remontent à l'époque d'Eugène IV, lorsque la Corse s'était donnée, de son propre gré, au Souverain Pontife, pour se soustraire à la tyrannie de Gênes. Par la suite, elles furent plus nombreuses, puis, peu à peu, elles devinrent rares, et après la première moitié du XVI^e siècle, on n'en vit plus. Vers cette époque, et même plus tard, les Corses, à Rome, formaient une colonie puissante et nombreuse.

De préférence ils habitaient dans le *Transtévère*. Là, pendant quelque temps, un de leurs compatriotes, Messire Quilicus Corso, fut recteur de Sainte Rufine. Il est fort probable que plusieurs d'entre eux durent, également, habiter au delà de la *Porte du Peuple* où existait une *rue des Corses*.

Sobres, dignes, bien élevés, excellents soldats, mais turbulents par tempérament, ils occasionnèrent des ennuis aux Papes, à tel point qu'Alexandre IV dut, au mois de septembre 1497, promulguer contre eux un édit.

Ne voulant pas se soumettre à l'odieuse République de Gênes, les Corses s'en allaient combattre sous la bannière des Seigneurs italiens ; et de préférence, des Papes. Rome, Capitale du monde chrétien, les attirait tout particulièrement et exerçait sur eux une fascination extraordinaire. On ne doit pas oublier que le Souverain Pontife Formose était originaire de Vivario, ce qui rendait les Corses fiers. D'autre part, auprès des Papes, toujours, ils trouvèrent une cordiale protection et la reconnaissance de leur valeur, ainsi que le témoigne, d'ailleurs, la fresque du Vatican, consacrée par Sixte-Quint à leur gloire, où l'on voit ces mots : « *Cyrniorum fortia bello pectora* ».

Point n'est donc surprenant que le plus grand nombre de ces sépulcres donnent asile à des corps de militaires. Après la défaite de Lautrec dans le royaume de Naples, 600 Corses environ, combattant sous la bannière du roi de France, passèrent au service de Clément VII et, peut-être, formèrent le premier noyau de cette « *Garde Corse* » qui rendit de signalés services au Saint-Siège, dans la paix comme dans la guerre. Les inscriptions que l'on rencontre, presque toutes, sur les dalles de la nef droite, ne sont pas pompeuses ; au contraire, elles sont modestes et concises, bien que quelques unes soient accompagnées d'armoiries.

Il y a là un capitaine Pasquino Corso ; un capitaine puis colonel Simone d'Albitreccia (*mort d'un coup d'arquebuse le 26 Avril 1530*) au service de l'Empereur ; un Salvatore de Levìa « *S'rennus capitaneus* » tombé à l'assaut de Parme, en 1551. Suivent : un capitaine Ottavio Corso ; puis Oliviero, de Niolo ; Napoletto corsico « *aimé des princes pour sa valeur et ses bonnes mœurs* », Paolo Salviolacci, également (*vaillant capitaine*) ; Diodato Cirneo « *Viro omni bonitate* ». Puis encore, un Ferdinando Corso, de Carcopino, « *gentil-homme et très loyal soldat* » ; Bernardino, de Bastelica ; Battista, de Tavaco ; S. de Gavino ; Francesco Guglielmino, et d'autres militaires.

Une pierre tombale rappelle le souvenir du chanoine Ambrogio Pozzo di Borgo, d'Ajaccio ; et l'on voit les sépulcrès de quelques femmes : Lucrezia Corsa ; Anastasia, de Tavera ; Aloisina, de Bastelica ; Dianora Laurenti, de Bastia, etc...

Les dates de ces inscriptions ne vont pas au delà de l'année 1753. Si l'on se rappelle que, sauf erreur, la Garde Corse exista jusqu'au Pontificat de Pie VII, les sépulcres paraissent peu nombreux, mais comme nous l'avons signalé, plusieurs des pierres tombales ont disparu, égarées ou détruites. D'autre part, outre les soldats et les chefs de la susdite Garde, vécurent et moururent à Rome, des prélats, des juristes et des médecins corses. Parmi eux quelques-uns furent des Archidiacres pontificaux. Où sont leurs tombeaux ?

On s'explique ainsi, que tous les Corses qui viennent à Rome, comme à Saint Chrysogone, ne puissent aller visiter avec vénération des épigraphes rappelant la mémoire des cardinaux Viale-Prelà et Zigliara, qui vivaient au siècle dernier, Corses de naissance, mais, tous deux, romains d'adoption.

Cependant des sépulcres de Corses se rencontrent dans d'autres églises de la ville : c'est ainsi qu'à celle de St François, à Ripa, on voit le sépulcre de Giov. Paolo di Leca, comte de Cinarca, mort en 1515, familier (*domicello*) de Léon X ; à St-Augustin était enseveli Carlo della Rocca, valeureux soldat ; A Saint Sauveur della Corte, annexe de St Chrysogone, existe le sépulcre du capitaine G. B. di Roia ; et à St-Louis des Français, celui d'un Colonna d'Ornano.

Ces temps-ci, en présence de tant de revendications d'églises romaines de la part de nations et de provinces, il est surprenant que les Corses, si attachés aux glorieux souvenirs du passé, n'aient pas songé à revendiquer, pour leur île, cette basilique, l'une des plus anciennes et des plus suggestives de la *Ville Eternelle*.

G. F. TENCAJOLI.

(*L'idea Nazionale*. — Jeudi 20 mars 1924 — Traduction J. CARABIN).

ETUDES ÉCONOMIQUES

L'électrification de la Corse



II. — Les usines possibles (1)

Nous avons vu que raisonnablement et pour trouver facilement les capitaux indispensables on ne pouvait compter, au début du moins, que sur l'éclairage électrique ce qui correspond à une puissance installée à l'usine d'environ 8 watts par habitant. Supposons un groupe d'agglomérations de 10.000 habitants. Généralement l'usinier construit l'usine et la ligne de transport amenant la force à proximité du secteur où elle sera distribuée laissant aux intéressés, réunis en syndicat par exemple, le soin de construire le réseau de distribution et les installations intérieures. Généralement aussi surtout pour la distribution rurale, l'abonnement est forfaitaire c'est-à-dire que l'on paie, sans compteur, tant par lampe installée (ordinairement de 4 à 6 fr. par mois). Cela correspond en moyenne à 2 fr. par watt installé et par an, soit donc dans les conditions ordinaires 16 fr. par habitant. Pour 10.000 habitants, l'usinier recevra donc 160.000 fr. par an pour prix de ses abonnements forfaitaires. Il lui faut une puissance installée de 80.000 watts, soit 80 kilowatts; or on peut compter que l'établissement de l'usine (prise d'eau, canal, chute, bâtiments et machines) coûtera en Corse entre 2.000 et 3.000 fr. par kilowatt. Dans le cas qui nous occupe nous aurons donc une dépense de 200.000 fr. pour les 80 kw. à raison de 2.500 fr. prix moyen du kilowatt installé.

Pour qu'une industrie de ce genre vive, il faut compter comme charges annuelles pour la rémunération du capital, l'amortissement du matériel, les frais généraux, les frais d'entretien et d'exploitation, les impôts et les avances, au moins 25 % du capital engagé. L'établissement et le fonctionnement de l'usine se traduiront donc par une dépense annuelle de 50.000 fr. La recette étant de 160.000 fr. il restera 110.000 fr. pour couvrir les frais des lignes de transport. Ces lignes coûteront environ 20.000 fr. par kilomètre, soit à raison de 25 % pour les charges annuelles : 5.000 fr. par an. Les 110.000 fr. permettront donc l'installation de 22 km. de ligne de transport. Si le groupement de 10.000 habitants est à plus de 22 km. de l'usine, il n'y aura pas d'intérêt à l'éclairer, ou alors il faudrait faire payer la lampe trop cher ce qui pourrait supprimer la clientèle.

Ces chiffres grossièrement approximatifs ne sont faits que pour donner une idée du problème. Ils peuvent varier en plus ou en moins mais ils resteront toujours de cet ordre de grandeur. Supposons alors pour un problème plus général que l'on veuille électrifier d'un seul coup tout le territoire de la Corse en admettant par exemple que sur les 280.000 habitants qu'elle compte on puisse en desservir 250.000. Le même raisonnement que ci-dessus nous montrera que les lignes de transport ne devront pas dépasser une longueur totale de 550 km. Or il est facile de voir que c'est impossible car les routes nationales qui, elles, sont loin de desservir 250.000 habitants et traversent cependant les régions les plus peuplées dépassent 1.000 km. à elles seules. Par conséquent les projets qui prétendent faire d'un coup l'électrification générale de la Corse sont tout simplement du domaine de la fantaisie; ils ne peuvent tenir debout que si les débouchés sont surestimés et les dépenses sous-estimées.

(1) Voir précédent article sur l'électrification de la Corse. N° 26 (Mars-Avril 1924), intitulé : *Les débouchés*.

Pour réussir à mettre sur pied une affaire d'électricité il faudra, au contraire choisir des régions où la population est dense, les villages rapprochés et aménager une chute dans le plus proche voisinage de cette région, au centre même si c'est possible. Les régions qui se prêtent à des projets de ce genre ne sont pas très nombreuses en Corse ; l'étude démographique dont nous avons exposé les éléments dans un précédent article permettra d'abréger les recherches. Les villes d'Ajaccio et de Bastia par la concentration de population qu'elles représentent pourront à elles seules constituer la base d'une affaire. Quant aux agglomérations isolées de quelque importance, elles devront chercher l'énergie électrique dans une toute petite installation faite sur la rivière ou le ruisseau le plus proche. Il n'en manque heureusement pas en Corse.

Par exemple prenons un village de 1.000 habitants qui veut s'éclairer à la lumière électrique ; la puissance à installer sera de 8 kilowatts ; ici en raison du peu d'importance de l'affaire les charges annuelles seront un peu plus fortes, les dépenses d'installation aussi. Les 8 kilowatts coûteront dans les 25.000 francs ; les charges annuelles seront de 8.000 fr. environ. Les 1000 habitants rapporteront 16.000 fr ; restera donc 8.000 fr. pour la ligne ; il ne faudra pas que l'usine soit à plus de trois à quatre cents mètres du village. C'est chose possible dans beaucoup de villages corses et on peut souvent améliorer l'affaire en installant l'usine dans un moulin désaffecté. Pour le cas choisi, il suffira d'une chute brute d'environ 12 chevaux ; c'est-à-dire par exemple d'un débit de 120 litres tombant de 10 mètres ou de 60 litres tombant de 20 mètres.

La conclusion de cette analyse qui n'a aucune prétention, et pour cause, à la rigoureuse exactitude est qu'il faut considérer les grands projets d'électrification générale en Corse, comme ayant infiniment de chances pour aboutir à un échec et qu'au contraire les projets modestes, limités à des agglomérations suffisamment groupées, peuvent être réellement des affaires payantes. En regardant les choses de près ce groupement d'agglomérations dépassera rarement 20.000 habitants dans le sud de la Corse et 30.000 dans le Nord ; c'est dire que les usines à réaliser ne devront pas avoir des puissances dépassant beaucoup quatre à cinq cents chevaux pour les plus grosses affaires.

Toutefois il sera bon que les usines qui s'installeront choisissent leur emplacement de manière à pouvoir ultérieurement s'agrandir et se développer car l'avenir peut toujours réserver des surprises surtout dans un pays neuf comme la Corse l'est actuellement.

Simon HERSAN, Conducteur des Ponts et Chaussées.

Le pin Laricio de Corse

Son exploitation

Le pin Laricio de Corse (*pinus laricio*, Poiret, *corsicana*, Loudon) est un arbre merveilleux. Il acquiert d'extraordinaires dimensions et présente des troncs d'une forme parfaite. Ses qualités sont sensiblement supérieures à celles du sapin pectiné, également indigène en Corse et qui vit en mélange avec lui.

Sa belle végétation se maintient pendant 400 ans. Aussi, dans les majestueuses futaies de Valdoniello et d'Aitone, peuplées de laricio, les aménagistes ont-ils reculé son exploitation jusqu'au terme de 360 ans. Cette durée exceptionnelle suscite une observation de M. Pardé, le très distingué

directeur de l'Ecole forestière des Barres (1), avec qui nous sommes en communion d'idées sur le plus beau des pins. Théoriquement les longues révolutions conviennent au laricio. Mais pratiquement elles conduisent à d'énormes dimensions, c'est-à-dire à des billes d'un poids tel que le transport en devient fort difficile et coûteux, par suite de l'absence ou de l'insuffisance des voies de vidange. On rencontre en forêt un assez grand nombre de vieux arbres sur pied, vendus antérieurement, parfois à diverses reprises, et abandonnés par les adjudicataires successifs, qui ont reculé devant les frais de leur enlèvement.

Par la rectitude de son fût, et ses grandes dimensions, le pin laricio de Corse est éminemment apte à la mûture des vaisseaux. Cependant la marine française le refuse, comme trop pesant. On dit que beaucoup de sujets, achetés par des négociants italiens ont été revendus à la marine, comme pins d'une espèce autre... Peut-être le changement de nom les allège-t-il?...

Trop souvent on opère mal le débardage. Sur les versants en pente, les troncs sont lancés à travers les peuplements. Elles vont heurter les arbres debout, en leur causant de graves blessures. L'emploi de cordages, pour retenir et diriger les billes, éviterait ces tares, qui dégradent de superbes pieds.

Les charrois sur route ont lieu au moyen de voitures à deux roues. C'est une opération longue et délicate que de les charger en équilibre. Fréquemment l'extrémité des longues pièces traîne par terre et creuse la chaussée. Des chariots à quatre roues ménageraient grandement les voies de vidange, d'autant plus que le poids à la jante serait diminué de moitié.

Introduit sur le continent, le pin laricio de Corse a parfaitement réussi sur plusieurs points. En France notamment à l'Ecole forestière des Barres, près de Nogent-sur-Vernisson, Loiret, il existe des peuplements de remarquable croissance. C'est une des essences qu'il y aurait le plus d'intérêt à propager. Malheureusement les graines et les plants sont rares et chers. Des pépiniéristes rendraient grand service en les mettant, dans des conditions abordables à la disposition des reboiseurs de la métropole.

Elargissant la question, nous formons le souhait de voir les grandes villes comme Ajaccio, Bastia..., créer des jardins botaniques. Elles devraient avoir à cœur de réaliser à la fois un embellissement et une source d'instruction. Pour commencer, il serait facile et peu dispendieux d'étiqueter les arbres des promenades et les principales plantes des parcs publics.

Dès son débarquement dans l'Ile de Beauté, le touriste est séduit par tant de splendeur et de richesse naturelle. Ses heureux habitants se décideront-ils à un effort pour mieux faire connaître leur paradis aux étrangers ? Ceux-ci leur en manifesteraient leur reconnaissance.

JACQUOT, Conservateur des Forêts en retraite.

(1) En France, l'enseignement de la sylviculture est donné : 1° à l'Ecole nationale des eaux et forêts à Nancy (recrutement dans les premiers classés aux examens de sortie de l'Institut national agronomique ou dans les élèves sortant de l'Ecole Polytechnique) ; 2° à l'Ecole forestière des Barres à Nogent-sur-Vernisson (Loiret), dont les élèves sont choisis à la suite de concours, parmi les meilleurs gardes ou brigadiers de l'Administration des eaux et forêts.

(A la suite de ces observations économiques sur l'exploitation du géant des forêts corse, nous ne pensons pas inutile de publier la petite étude suivante, insérée en pleine guerre dans notre Indicateur de la Corse (N° 25, février 1917) et pouvant être considérée, pour cette raison, comme presque inédite et à peu près inconnue. — A. C.)

Le *Pin Larix* ou *Laricio*, auquel ne sauraient être comparés nos plus forts sapins des Vosges, cependant respectables, est incontestablement l'arbre le plus beau et le plus majestueux non seulement de la Corse ou de la France, mais de l'Europe entière, et c'est *uniquement* dans l'île de Beauté et non ailleurs qu'on peut le contempler.

M. Jacquot, dont le *Manuel de sylviculture* fait autorité, déclare que le *Pin Laricio de Corse* est une variété spéciale à cette île et dont l'habitat est *exclusivement la Corse*. « Cet arbre superbe, ne sortant pas de sa région, est, dit-il, un magnifique représentant des pins, le plus beau de tous. »

H. Vanutberghe dans sa savante *Etude de géographie humaine* établit également que « le pin Laricio est *originaire de la Corse* où il n'a été découvert par les botanistes qu'il y a un siècle et demi, car c'est seulement en 1837 que mention en fut faite dans les traités de botanique ».

En effet, c'est le géographe Donnet qui, le premier, sous Louis-Philippe, mentionna « le *Pinus Altissima*, l'arbre le plus grand et le plus beau de l'Europe ». Il faut croire cependant que les anciens avaient été plus avisés que nous car, 300 ans avant J. C., Théophraste dans son *Histoire des Plantes* vante la grosseur et la hauteur extraordinaires des pins de la Corse, ce qui permet à Valéry de dire dans son *Voyage en Corse* en 1837 : « Après plus de deux mille ans, ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres » Mais qui connaissait, avant son annexion à la France, l'intérieur de cette île ?

Les forêts vierges recélaient alors, dans toute sa splendeur inviolée, cet arbre magnifique dont le tronc régulier, droit, élancé, dépourvu des branches inférieures — qui tombent sans laisser de traces quand il n'est pas isolé — s'élève comme une majestueuse colonne surmontée à 40, 45 et même 50 mètres d'une large couronne de feuillage. Une forêt corse, composée de ces troncs monstrueux, se dressant nus et colossaux à une prodigieuse hauteur, est un spectacle incontestablement unique en Europe. Ces colonnes régulières, gigantesques à leur base, effrayantes dans leur élévation, supportant dans les nues un épais dôme de feuillage, éveillent la pensée d'un temple de la nature dont nulle construction humaine ne peut égaler les proportions infinies et l'imposante majesté.

Lesol et le climat de son berceau lui étant particulièrement favorables, il atteint cet aspect en une centaine d'années, mais ce n'est qu'à travers les siècles qu'il acquiert ces proportions phénoménales dont tous les écrivains décrivant la Corse ont admiré la merveilleuse beauté.

Robiquet, en 1835, dans ses précieuses *Recherches statistiques sur la Corse*, dit en parlant d'un pin Laricio : « Il possède 8 mètres de circonférence à un mètre du sol, et elle est encore de 6^m,60 à 14 mètres de hauteur : ce géant s'élève jusqu'à 45 mètres et ses branches, qui n'existent qu'à la cime la plus élevée, s'y déploient comme un immense éventail de 30 mètres de large. »

M. Ravel, dans sa très complète *Etude sur les ressources de la Corse*, nous dit aussi : « Le *Pin Laricio* est le géant des essences forestières de la Corse ; il y atteint des dimensions supérieures à toutes les autres espèces. Il n'est pas rare de rencontrer des sujets de 45 mètres de hauteur. »

L'économiste Blanqui, dans son célèbre *Rapport à l'Institut Royal*, en 1840, s'écrie en parlant des forêts corses : « ... Et quels arbres ! le bois d'un seul d'entre eux a fourni 2.275 pieds cubes, à peu près le volume de la colonne de la place Vendôme. »

Bartoli écrit dans son *Histoire de la Corse* : « Les pins Laricios s'élevant d'un seul jet, en immenses colonnades, à 40 et 50 mètres de haut, n'ayant pour feuillage qu'un léger panache au sommet, sont les arbres les plus beaux et les plus hauts de l'Europe. »

Ardouin-Dumazet en trace ce tableau : « C'est un des plus beaux arbres résineux de l'Europe et de première grandeur atteignant parfois 50 mètres de hauteur. Rarement isolé, il se présente en forêt sous l'aspect d'une colonnade sans fin, où la lumière se joue avec mystère en de profondes perspectives. C'est pourquoi la forêt Corse offre un spectacle unique dans le monde sylvain d'Europe par la prodigieuse hauteur des troncs dépouillés. »

Limitons ces citations par la description lyrique d'Onésime Reclus : « Pin magnifique, de dimension *plus qu'Européennes*, qui porte la tête à 40, 45 et même 50 mètres ; et cet arbre est droit, d'un seul jet, comme un gigantesque palmier, comme une colonne fluide balancée par le vent des hauteurs... On voit des laricios de 6 à 7 mètres de ceinture, véritables géants, extrêmement vieux, puisqu'ils n'atteignent ces grosseurs qu'après plus de trois cents ans ; mais on a coupé à outrance cette sylvie merveilleuse... »

Hélas ! la regrettable constatation du célèbre géographe n'est que trop véridique. En exploitant les richesses forestières de la Corse, on abat fréquemment sans égard, et même on peut dire avec préférence, ces vénérables aïeux de la forêt vierge de notre île, plusieurs fois centenaires et produit remarquable d'une végétation extraordinairement puissante. (1)

Déjà Bouchez, en 1845, nous conte dans ses *Nouvelles Corses* que « le *Gualdo Niello* ou Forêt noire du Niolo, renfermait naguère les deux arbres les plus gros, les plus hauts, les plus beaux du monde qu'on appelait *Le Roi* et *La Reine* des forêts. De ces deux laricios géants, la Reine n'existait déjà plus et quant au Roi, récemment abattu, il n'en subsistait plus que le tronc qui était énorme. »

Jean de la Rocca, participant, en 1847, à une exploitation de la forêt de Valdoniello, ne peut cependant retenir son émotion en voyant tomber ces arbres gigantesques : « Le premier pin géant que nous jetâmes à terre envoya dans l'air un cri lugubre dont frémirent les échos d'alentour. » Dans la même forêt, Léonard de Saint-Germain vit encore, en 1865, une grande quantité de ces « géants des forêts, droits, élancés, lisses et brillants » dont beaucoup mesuraient *dix mètres* de circonférence et qu'une autre société, comme la précédente, abattait successivement.

En continuant ainsi ces hécatombes sylvestres, l'époque n'est pas très éloignée où le pin Laricio, cette *merveille de la Corse* aura perdu ses plus beaux spécimens. Et cependant, au moment où les questions touristiques sont à l'ordre du jour, il est certain qu'ils représenteraient une des plus rares et des plus intéressantes attractions.

Ne pourrait-on conjurer le danger de sa disparition en préservant de la hache, au moyen d'une marque spéciale et par une décision de l'autorité, un certain nombre des plus beaux types de ce phénomène végétal. Les Américains nous ont donné l'exemple quand ils ont sauvé de la destruction, en les déclarant intangibles, plusieurs centaines de *Sequoia gigantea*, ces pins géants de la Californie, âgés de plusieurs milliers d'années, parents et vénérables ancêtres de nos pins de Corse. Il serait temps d'imiter cette sage mesure de préservation et d'obtenir des pouvoirs compétents une décision favorable avec un classement protecteur, comme pour les monuments historiques. Cette décision aurait l'avantage, en ne portant préjudice à personne, de sauvegarder pour l'avenir de la Corse ces témoins vivants des guerres de l'indépendance, incomparables éléments d'attraction, susceptibles d'éveiller les curiosités des savants et des botanistes, comme celles des simples touristes. — A. C.

(1) Le désaccord apparent entre cette constatation et celle du précédent article montre une fois de plus qu'il n'y a pas de règle sans exception.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

Corsica de Pietrasanta

par J. D. PINELLI

Un homme d'esprit nous disait dernièrement répondant à une question que nous lui posions au sujet du caractère corse : Il en est du caractère corse comme de la langue corse. Il est aussi difficile de vouloir unifier celle-ci que de prétendre définir celui-là. — Ce qui revient à dire ? — Que chaque canton a son dialecte particulier comme son caractère propre. Que moi, qui suis Sartenais, je diffère complètement du Bastiais et réciproquement. — Et l'origine de cette divergence ? — L'esprit de piève. Il subsiste toujours, croyez-moi. Et vous savez quel rôle il a joué dans les annales de la Corse ? Or, la plupart des auteurs font fi de ces traits particuliers. Parce qu'ils énoncent une vérité d'ordre général ils se figurent avoir fait œuvre de grand psychologue ; en réalité, ils n'ont donné au monde que la caricature de l'âme corse. Bon nombre de romans confirment en effet, la justesse de cette observation. Leurs héros tiennent aussi bien du Turc ou du Hongrois que du Corse, ce sont des personnages hybrides occupés seulement à bien faire une « vendetta ».

Ceux-là ne nous intéressent guère, ce sont des œuvres soporifiques pour ne pas dire des œuvres mort-nées. Mais il en est d'autres, telle cette *Corsica de Piétrasanta*, dont le moindre mérite est d'être vrai.

Ce gros livre de près de 400 pages est une fort belle étude des mœurs corses (1). Sampiero Porri, dans la préface, l'appuie de son autorité :

Pinell' a étudié et décrit avec sincérité l'âme corse, si complexe car — comme il le remarque avec justesse — dans notre île, chaque canton, chaque bourg diffère du canton, du bourg voisin.

On ne peut être plus explicite. Ceci ratifie cela. Faisons donc confiance à l'auteur, car il connaît la Corse et les Corses.

En des pages sobres et fortes, dans un style vigoureux et entraînant, il étudie l'âme corse dans ses qualités et ses défauts, ses vices et ses vertus. Certes, il n'est pas insensible aux beautés naturelles de l'île, mais sa plume mesurée ne va pas jusqu'à faire chorus avec tant d'autres pour chanter sur un ton élégiaque la détresse de la Corse. Son but n'est pas d'apitoyer, mais d'instruire en dénonçant le mal pour pouvoir le combattre. Il dit à ses compatriotes : Le péril est là, garez-vous !

Et le péril c'est proprement la politique corse ; brasier ardent qui dévore les cœurs, lave bouillante qui pulvérise les esprits ; on en vit et l'on en meurt.

M. Pinelli en connaît tous les arcanes et nous entraîne résolument dans le labyrinthe électoral. C'est une succession de tableaux faits de main de maître. Pour les profanes voici le prélude d'une élection en Corse :

Quiconque n'a pas vu la physionomie d'un village de la Corse pendant la semaine qui précède la journée fatale du scrutin, ne peut que s'en faire une idée imparfaite. C'est que l'on se croirait vraiment en temps de guerre.

Le travail est suspendu dans les campagnes... L'ouvrier quitte son outil avec dégoût, pour s'occuper de la « chose publique ». Le commerçant déserte sa boutique. On s'observe, on s'étudie. Les débits de boisson, seuls, fonctionnent. Ah ! ceux-là ne ferment plus leurs portes, ouvertes à tout venant. C'est là que l'on mange et l'on boit à toutes les heures du jour et de la nuit ; là que se tiennent de mystérieuses consultations et de solennelles assises. Les ménagères inquiètes viennent devant ces sacro-saintes chapelles s'informer de leurs maris et de leurs fils, les prier de « rentrer un peu à la

(1) *Corsica de Piétrasanta*, roman de mœurs contemporaines, préface de M. Sampiero Porri, 1 fort vol. in-18, complètement épuisé ; quelques derniers exemplaires : 8 fr. 50.

maison » : peine perdue... Elles s'en retournent, les pauvrettes, avec, dans l'âme, la terrible appréhension d'un malheur, hélas ! souvent prochain... Ce sont les mœurs...

L'auteur nous mène ainsi par gradation au sein d'une période électorale. Il nous révèle les vices du suffrage universel et tout le sang qu'il a déjà fait couler en Corse. Il nous dit comment une candidature se pose et s'affirme en dépit des lois de l'honneur et du droit. Comment tout est sacrifié à l'esprit de clan. Comment à la faveur des intrigues, des exactions et des compromissions, un homme qui, hier encore n'était rien, parvient avec l'aide d'un Préfet envieux et jaloux, à triompher d'un candidat que des années de droiture et de loyauté, de bonté et d'affabilité avaient assis dans l'estime générale.

Il faut lire ces pages instructives, impartiales, pleines d'idées substantielles, d'où l'on déduit que si la Corse peut succomber à la tentation et tomber dans la corruption, il peut aussi plus qu'aucun autre s'en défendre : les influences ancestrales, le caractère atavique sont les plus sûrs garants de l'honneur et de l'indépendance dont il est jaloux et fier comme aux jours des luttes héroïques. Rien n'est beau comme ces caractères chargés de tout le poids de l'hérédité tels que nous les dépeint M. Pinelli. C'est le Corse de tous les âges qui vibre en eux, c'est le passé qui ressuscite au contact du présent, c'est le devoir, le patriotisme, la foi, la volonté, l'amour.

L'amour du sol et aussi l'amour tout court qui se traduit au centre d'une politique aride et perfide comme une oasis au milieu d'un désert. Image de pureté, de fraîcheur et de beauté.

L'idylle d'abord heureuse se déroule bientôt dans les angoisses et les tourments, et l'hymen s'achève dans la vendetta, mais une vendetta d'une singulière grandeur, et que le désespoir d'un père outragé dans sa fille, a rendue presque légitime. Le cœur se serre en songeant aux péripéties du drame et M. Pinelli a su nous émouvoir. Son héroïne cette Corsica de Pietrasanta, est bien une fille de Corse ; sœur de Colomba dit-on ? peut-être ! mais combien plus humaine, combien plus touchante dans le malheur ! Si elle fait le coup de feu c'est pour venger son amour menacé. Victime sacrifiée — involontairement c'est vrai — au moloch politique elle ne s'offrira en holocauste qu'après avoir donné la preuve qu'elle n'appartient qu'à Albert Rinaldi, le fiancé de son cœur, le seul avec lequel elle rêve depuis longtemps de partager la destinée.

Bonne autant que belle, elle était la fée bienfaisante du village de Pietrasanta dont les maisons se cachent sous une verte frondaison de châtaigniers séculaires.

Au dehors c'est le calme et la sérénité. Le ciel et la mer s'harmonisent en des teintes idéales et le soleil nage dans l'éther qu'embaument les parfums subtils du maquis odoriférant. Au dedans l'orage gronde. Le village est en effervescence et la rancune sourd derrière les murs épais où le silence revêt quelque chose de tragique. C'est là la thèse et l'éternelle antithèse. La paix seréine des beaux jours s'est enfuie. Sous les masques qui s'épient plus rien ne transperce que la défiance. Les élections ont bouleversé les âmes. Des imbroglis surgissent chaque jour plus compliqués. Des complots se trament dans l'ombre. Les familles Rinaldi et de Pietrasanta que le sort avait épargnées jusqu'ici, se voient, avec stupeur, rompre des liens d'amitié et d'estime réciproques vieux de 40 années. Dès lors, les deux maisons sont ennemies. Mais l'amour ne s'arrange guère d'une intransigeance aussi funeste ; périsse la politique plutôt que de perdre la liberté de s'aimer : voilà à peu de chose près l'axiome cher aux amoureux, et que Corsica suivra jusqu'au sacrifice. Elle ne peut pas plus renoncer à Albert que celui-ci à son amour.

(à suivre)

RÉGULUS

Léo Claretie

Tous les journaux ont raconté la mort tragique et mystérieuse de Léo Claretie dont le cadavre, affreusement déchiqueté, fut découvert le 16 Juillet, sur la voie ferrée, à sept kilomètres de Rennes, à l'endroit où l'express de Paris-Brest passe vers deux heures du matin.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oublié que cet écrivain de grande culture, normalien, agrégé et Docteur-ès-Lettres, auteur apprécié de plus de quarante volumes, avait collaboré à notre publication par un très intéressant article sur *Bastia littéraire en 1750*, qui parut dans le N° 18 (Novembre-Décembre 1922).

Historien, critique, voyageur, ethnologue, conférencier, archéologue, romancier, Léo Claretie était un travailleur acharné, d'une activité prodigieuse et qui collabora en outre, pendant plus de vingt-cinq ans à la plupart des grands journaux de Paris et aux principales revues françaises et étrangères, enrichissant les Belles lettres d'innombrables études historiques et de critiques littéraires qui resteront.

Ses multiples occupations l'avaient seules empêché de donner jusqu'ici à sa collaboration à la *Revue* la suite qu'il nous avait fait espérer, car il connaissait bien la Corse sur laquelle il avait écrit plusieurs articles il y a une quinzaine d'années.

Nous ne pouvions manquer d'exprimer tous nos regrets pour la grande perte que font les Lettres françaises par la disparition de ce collaborateur éphémère, mais qui avait manifesté pour notre publication une sympathie qu'une fin terrible et prématurée lui empêcha de témoigner davantage. — A. C.

QUESTIONS CORSES

48. — Quelles sont les poésies de Hyacinthe Paoli ?

Hyacinthe Paoli le père du général Pascal Paoli, est né en 1678. Il fut, dit-on, d'abord abbé, puis médecin. Regulus Carlotti nous le présente comme un « orateur insinuant et sympathique, écrivain distingué, souvent sublime et *poète élégant*... » Serait-il possible de savoir si les poésies de Paoli Hyacinthe qui, on le sait, fut le chef des Corses en 1729, ont été conservées et même si elles ont été publiées seules ou dans quelque ouvrage ?

Jean de Conse.

RÉPONSES

Que sont devenus les actes de l'Etat Civil du lieu dit : La Tour Santa Maria della Capella ? — Où était-elle située ? (Q. N° 42).

La tour de Ste Marie de la Chiappella se trouve à l'extrémité du Cap-Corse, sur le territoire de Rogliano, à peu près à égale distance de Macinaggio et de Barcaggio (Ersa).

Bâtie vers 1560 sur une pointe rocheuse, au ras de l'eau, elle défendait un port naturel où les petits navires trouvaient un abri sûr contre la tempête et contre les corsaires barbaresques.

Chiappella (diminutif de Chiappa) dérivé du bas latin *cappella*, désigne un marché. De tout temps, les navires que le libeccio empêchait de poursuivre leur route vers le nord, et ceux que la scirocco empêchait d'aller vers le Sud, s'arrêtaient à cet endroit et s'y procuraient les « rafraîchissements » dont ils avaient besoin. La flotte de Pise en 1285 y avait fait escale deux jours avant la bataille de la Meloria, où elle fut anéantie.

Il y avait là, au moyen-âge, une église avec fonts baptismaux, et par conséquent, un bourg plus ou moins important. Tout disparut avec les incursions barbaresques, au commencement du 16^e siècle. La tour fut construite quelques dizaines d'années après le désastre, et l'église actuelle, bâtie en 1573, le fut probablement sur les fondements de l'ancienne.

Dom. Ph. MARINI.

BOCOGNANO

Au bord des plages d'or, la ville est brûlée de soleil et la brise de mer, les ombrages des palmiers, des oliviers et des eucalyptus ne peuvent la rafraîchir contre l'excessive ardeur de l'été. Mais le train qui relie d'un fil capricieux, à travers les montagnes, Ajaccio et Bastia, conduit en deux heures aux forêts profondes de hêtres et de châtaigniers où ruissellent les torrents.

Ucciani, Tavera, préparent l'oasis de Bocognano, au pied de l'altier Monte d'Oro, avant les pins où se niche Vizzavona, à 800 mètres d'altitude. — Dès la gare ombragée, on éprouve la paix si pure que donne l'air frais des montagnes, l'allègement du corps accablé de chaleur qui communique sa joie à l'âme alanguie. Les nombreuses maisons de Bocognano ne se groupent pas en un opulent village ; elles se disséminent dans l'immense forêt en treize hameaux, séparés par les torrents ou la voie ferrée. Moraschi, Co'etta, s'asseyent rieuuses au bord de la route ; Poggioli où vécut une grand-mère de Napoléon, Villanova, Pietragiola se cachent, un peu farouches, dans des creux d'ombre, au pied du Capitello. Quercioli s'enorgueillit du chêne qui lui donna son nom ; Celi, pensivement, contemple le cimetière, autour de l'église séparée de son campanile élégant où se balancent les cloches, sombres oiseaux de ce blanc minaret. Et Peda Santa s'accroche au ravin où gronde l'incessante rumeur de la Gravona, qui, si près de sa source, roule déjà large et tumultueuse, dans la vallée qui glisse vers le golfe d'Ajaccio.

Près d'Erbaggia et ses vieilles maisons du XVI^{me} siècle, se dresse, comme une sentinelle, Busso, où s'allume le soir une flamme étrange, âme d'un seigneur féroce qui, d'après la légende, fut l'assassin d'un prêtre. Busso semble encore guetter les oppresseurs, au pied du Monte d'Oro où vient mourir la vague des châtaigniers. De la plus haute cime, dressée à 2.400 mètres, coulent les hêtres dorés de lumière, puis les maquis blonds, verts et roses. Mais Fenice et Migliarello découpent sur le ciel leurs âpres rocs déchiquetés, dépoüillés par les incendies. Des plaques de neige luisent dans les failles profondes. Des lignes d'ombre et d'azur marquent les torrents sautant comme des chèvres vers la Gravona.

Partant du Monte d'Oro, les chaînes de montagnes de plus en plus bleues, vont se perdre dans le tremblement lumineux de l'horizon, à l'Est où se devine la mer. L'une d'elles abrite, dans ses fourrés presque impénétrables, le repaire de la Pentica, où dans quelques maisons, près des eaux murmurantes d'une prairie, vécurent si longtemps les frères Bonelli, dits Bellacoscia dont le dernier jouissait, il y a quelques années, d'une paisible retraite dans son village natal de Bocognano.

Par une courbe immense, où passe le col de Foce, couvrant le tunnel de Vizzavona, le Monte d'Oro se relie à Capitello, masse de velours vert, dominant les montagnes voisines de Bastelica.

Quand l'été met ses éclairs d'or aux voûtes sombres de la forêt, les citadins viennent chercher à 40 kilomètres de la mer, à 660 m. d'altitude, la fraîche verdure et les eaux courantes. Le soir, une foule joyeuse sillonne la route ; des têtes de belles Ajaciennes à l'œil noir, aux coiffures élégantes, se montrent aux fenêtres des maisons paysannes ; des rires éclatent près des sources où l'on vient boire l'eau pure, panacée universelle. Chaque soir la gare est envahie par les familles attendant, par le train d'Ajaccio, les pères et les maris.

Mais ces hirondelles s'envolent aux premières pluies, laissant au village sa paix immuable... Petit coin perdu de la vaste terre, les heures d'ombre ou d'azur, les saisons éternelles et changeantes rythment la vie de sa population.

Les environs de Bocognano, la « Piscia ».

Sauf vers la trouée lumineuse du golfe d'Ajaccio, les montagnes de granit ou de velours vert enserrent partout Bocognano, et dans les ravins creusés par leurs torrents, que de beautés pour celui que conduisent la fantaisie et l'amour de la nature !

Par des chemins vierges d'autos, accessibles aux piétons, aux chèvres et aux petits ânes qu'on excite ou retient avec des « Youpu ! » ou des « Prouta ! », on peut surprendre la grâce de la terre, presque inchangée depuis ces millénaires qui hantaient l'âme d'un Loti. Allez à la source de la Gravona ; suivez la route de Vizzavona, entre les châtaigniers majestueux dont les branches entrelacées forment un dôme de cathédrale ; ou plutôt, prenez la hardie voie ferrée qui longe tous les flancs du Capitello, franchit les ravins de Martinace, de Moraschi, de Provinca, de Celi, de Canapajola sur les viaducs dont les arches hautaines enjambent les torrents sauvages, parfois sur 100 mètres de long. Vous retrouverez la route au pont de Cellola, d'où l'on voit l'entrée ténébreuse du tunnel qui rejoint, à 4 kilomètres, les sapins de Vizzavona. A droite, sur les pierres blanches que roule depuis des siècles la Gravona, c'est un chemin de bergeries qui s'enfonce bientôt dans une silencieuse forêt de hêtres. L'ombre religieuse d'un temple... les arbres blancs semblent de hautes colonnes terminées par l'enchevêtrement de sculptures des piliers médiévaux.

En bas, le torrent roule sa plainte d'orgue. Le soleil jette sur la mousse, que fleurit l'aile rose des cyclamens, des reflets de vitrail. A travers l'arcade ogivale des arbres, au terme du long sentier, on aperçoit la plaine herbeuse qu'entourent en cercle immense Capitello et Sfrondetta, se reliant au monte Renoso. Les bergeries tassent leurs murs de pierres mal jointes, leurs vieilles tuiles qui laissent échapper la fumée de l'âtre. Là vivent dans un espace étroit comme une tente, des pasteurs des premiers âges du monde, des familles qui n'ont d'autre horizon que le ciel, les monts, les douces prairies, les chèvres folles et les brebis indolentes qu'on ne ramène que l'hiver « au village ». Le lit, commun à tous, n'est qu'un mur recouvert de terre battue, d'herbes sèches et de pelone. Des fromages garnissent les murs sur des planches grossières. On ne peut se tenir debout qu'au milieu de la bergerie.

Pour ces rudes et beaux enfants de la nature, Bocognano et ses 1.800 habitants est une vraie capitale !

La Gravona sort là, d'un fouillis clair d'arbustes, sous un roc d'où bondit son tourbillon glacé, plein d'ares-en-ciel. Elle s'attarde à peine en son bassin, fuit de cascades en cascades, emporte en ses fougueux remous tous les ruisseaux sur son passage et prend déjà figure de grand torrent quand on la retrouve sur la route, à la lumière. Vous êtes beaux, flots tumultueux, mais sur le même versant, entre Bocognano et Tavera, bondit une cascade qui vous surpasse en splendeur.

Par des sentiers franchissant le Bronco, dans les ravins où les charbonniers surveillent la fumée bleue de leurs meules, entre les arbousiers écarlates, les chardons bleu pâle, les sariettes blondes, longeant les précipices, on retrouve le dôme des châtaigniers, et l'on entend un roulement éternel, le chœur de mille voix jointaines, la rumeur jamais apaisée de la cascade.

A deux heures de marche de Bocognano, elle apparaît enfin dans sa virginale blancheur. Deux montagnes se réunissent en un cirque étroit, mur perpendiculaire, sans arbres, masse cahotique de roches, de couches de terrains divers superposés et coupés net, comme par l'entaille d'une gigantesque épée. Au sommet, un couloir sombre, l'éclair d'une eau rapide, vertigineuse. Brusque, la « Piscia » s'élance d'un seul bond dans l'abîme de près de 100 mètres de haut.

La masse d'eau brillante, légère et pourtant compacte comme un bloc d'argent se tend, telle une corde d'arc, au dessus de la noire muraille. Puis, la rencontrant, elle s'y étale, glisse d'un vol léger, s'échevelle en une foule de cascades, chevelure secouée par le vent. Le torrent la recueille et court blanc d'écume entre les rochers pour finir en nappes paisibles au fond de la vallée. Quand le soleil élève ou baisse son regard d'or, le haut de la « Piscia » boit les rayons, s'irise des couleurs du prisme, emprisonne des étoiles. Merveille presque inconnue, qui, sur le continent attirerait des foules ! — Ainsi des gorges de la Rechia où l'on doit pénétrer seul avec la nature, dans un cahot de blocs titaniques qui font songer aux grands cataclysmes du commencement des âges. Sur les flancs du Monte d'Oro, à gauche de Busso et des bergeries de Mattone, à l'entrée du ravin, un de ces rocs dresse l'étrange figure d'un évêque mitré, levant la main pour bénir. Le couloir de la Rechia se resserre de plus en plus. Des coudes, des genoux, rampant sous les blocs entassés, sautant des cascades, on se fraye un passage jusqu'aux gorges... Solitude, immensité... Une fissure de cent mètres de haut, de deux mètres à peine de large, s'ouvre dans une montagne rouge. Le vert serpent de l'eau s'y tord, descendant d'une région plus bouleversée encore. Il faut gravir toute la montagne pour le retrouver dans une suite de bassins ronds, conques de marbre pur se reliant par des cascades. Le flot d'eau saute de l'un à l'autre, coulée d'argent, pour redevenir d'émeraude dans la vasque blanche.

Les guides vous décriront les sites plus connus, le fouillis odorant de Penticia, tant visité des Anglais et des curieux de banditisme, et l'ascension pénible mais peu dangereuse du Monte d'Oro qu'il faut faire en partant la nuit, sous la lune, de Vizzavona, pour arriver au soleil levant, voir les premières roses de l'aurore fleurir une partie de la Corse, le sauvage Cruzzini, le Cinto, le Rotondo, la Côte orientale et jusqu'aux claires maisons d'Ajaccio, — la Méditerranée, la mer de Toscane, la Sardaigne rocheuse, sous un ciel de douceur... Je n'ai voulu que vous faire connaître les beautés plus secrètes, parce qu'on y sent davantage encore la grâce mystérieuse de l'île enchantée.

Renée HUMBERT-GLEY.

Souvenirs de Corse

BASTIA ⁽¹⁾

Bastia n'est pas riche en monuments publics. Certes, le Théâtre, si pelé qu'il soit, a grand air et les marbres massifs du Palais de Justice sont imposants. Mais ce sont les vieux quartiers qui m'enchantent, la Ville haute et la Citadelle ; j'aime les boyaux et les caravansérails de Saint-Joseph. Des familles de dix et de douze personnes s'entassent aux logements vétustes de ces casernes, du rez-de-chaussée au septième étage. C'est un va-et-vient continu dans les escaliers usés et sombres, qui montrent la brique sous le crépi lépreux. Le temps à noirci les façades

(1) Voir précédentes livraisons Nos 26 et 27 (Mars-Juin 1924)

et délabré les corridors tortueux et malodorants où l'on se perd. Souvent de grâciles maçonneries, sortes d'arcs-boutants, relient les uns aux autres les murs obèses, qu'elles font semblant de soutenir ; d'étroits tunnels, des galeries de labyrinthe font communiquer les cours intérieures, les cloaques et les ruisseaux où la marmaille en haillons, car Bastia est riche d'enfants, joue et se presse. Le soleil transfigure ces misères ; son ardeur s'exaspère au charbon des arcatures qui font un cadre adorable au ciel et à la montagne. Aux caresses de l'après-midi, les tristes bâtisses de la route d'Ajaccio, toutes pavoisées de loques multicolores, se redressent, minaudent ; la Citadelle semble sourire.

Elle n'est pas sans histoire. Ces murs caducs, qui regardent mélancoliquement la Place d'Armes, où des bleus en treillis font l'exercice parmi les gamins et les ânes, Vincentello d'Istria les construisit pour garder Bastia à la république génoise, au milieu du siècle quatorzième. Mais la gloire les a délaissés. Et la Place n'est plus qu'un petit square de campagne, tout de guingois, où des boutiques s'ouvrent derrière des arbres rabougris, un rendez-vous de coches d'autrefois, aux fenêtres de cellule, aux coffres citron ou carmin, qui prennent des ballots et des gens pour Vescovato et la Casinca. La Citadelle se meurt de la guerre ; les soldats l'ont conquise ; ils ont mis des canons partout, et, pour en mettre davantage, ils ont décidé la disparition des maisons à l'intérieur de la forteresse. Défense de les réparer, défense de les relever. Alors on les laisse mourir, s'éteindre tristement au bord des rues abandonnées. Epaves solitaires des temps lointains, Sainte-Croix et Sainte-Marie trônent encore au sommet de l'antique colline, entre les monts verts et l'étang jaune. Mais tout autour, c'est l'oubli, la tombe. Un vent mauvais secoue aux squares étiques les arbres qu'on y laisse sécher. Bientôt on ne verra plus les ruelles aux grands murs blancs, qui découpent l'azur du ciel, et que traversent lentement des pigeons trop lourds.

Pourtant, que l'artiste se console. Il restera des mesures à Bastia. La Citadelle s'ouvre par un épais portail du temps des rois sur le boulevard Sant'Angelo. Toute cette cohue de maisons que vous voyez sur la pente, tout cet écroulis de plâtras et de briques, d'escaliers et de passages, entre le jardin et Saint-Jean-Baptiste, c'est du vieux, et du pittoresque. Aux environs de 1850, c'était le quartier à la mode. L'aristocratie avait ses palais dans la rue droite, qui n'est pas droite du tout et se faufile, obscure, entre des murailles trop hautes. L'Hôtel de Ville et le Grand Hôtel s'y pelotonnaient. On y voit encore de seigneuriales demeures, comme dans la rue Castagno, qui grimpe du vieux port au lycée, avec d'énormes pièces silencieuses qui donnent sur des jardins mystiques. Mais de plus en plus le voisinage s'encanaille, les vieilles familles s'en vont. C'est là pourtant qu'il faut rôder, du côté de la Cathédrale, pour comprendre la vie laborieuse de Bastia. L'air s'égaye de chansons de matelots, les chaudronniers battent le cuivre à coups redoublés, les charpentiers clouent les barques des pêcheurs. C'était bien mieux, jadis, quand la pauvre petite anse du port vieux, étroite, sans profondeur, encombrée par surcroît du Leone, rocher de vingt mètres de haut, s'emplissait des voiliers chargés du minerai de fer elbois que des chariots bruyants, en file indienne, transportaient ensuite le long de la Traverse aux fonderies de Toga. Tout ce remue-ménage est chose d'antan, mais le charme reste encore.

Et puis, la place de l'Hôtel de Ville est à deux pas. Le marché s'y tient tous les jours, hiver, été ; et quel vacarme, quel caquetage ! Sobrement vêtue de noir, cheveux serrés sous la mantille, les marchandes sont venues le matin avec leurs ânes, de Brando, de Cardo, de Luri. Quelle bousculade de sept à onze, entre leurs étalages ! C'est la Traversée du

matin, le rendez-vous des notables. « Madame ! Madama ! » Que de tentations pour Madame ! Oh, les melons juteux, frais comme chair, les pastèques, les figues vertes, les figues bleues, les citrons mafflus ! Et les nêfles du Japon, les châtaignes qu'on fera cuire sous la cendre ou bouillir avec du fenouil aromatique ! Dans la courette des écaillères, avec leur garde féline, les anchois, les sardines fraîches ! Sampetru, grongu, tâtez-moi ça, dur comme du marbre de Carrare ! Et c'est Stuarto qui avec son broccio parfumé nous hèle, descendant de la famille royale d'Ecosse dont il porte fièrement le nom et le plaid. Vite de grâce, rentrons dans la rue de la Fontaine Neuve, où l'ours savant et Romulus le singe font leurs tours, et d'où les femmes, la bassine pleine d'eau pure sur la tête, s'en vont droites, en filant.

(à suivre)

Paul CHAUVET.

La CORSE, île de beauté et de lumière.

par M. Fernand CRÉTEUR.

Voici un titre qui pourra paraître banal tant il a été appliqué souvent à des brochures de valeurs très diverses et même très douteuses. Ce n'est cependant pas le cas pour l'ouvrage dont nous voulons parler, dont l'auteur, ancien inspecteur de l'enregistrement, a accompagné en Corse, l'année dernière, une excursion organisée par l'association des greffiers des Tribunaux de Commerce de France et d'Algérie et en a profité pour écrire un opuscule de 72 pages in-8, qui est un véritable guide historique et touristique. La brochure, précédée d'une carte simple et claire, est méthodiquement divisée en quatre chapitres ainsi développés :

Le premier sous le titre *généralités*, initie le touriste à ce qu'il trouvera en Corse, aux hôtels, au caractère des habitants : « ... Dans les villages, l'accueil est presque toujours affable et la réception très cordiale. Encore que les Corses sont naturellement graves... on a si bien la sensation d'être en pays ami et que les gens font tout leur possible pour vous satisfaire, que l'on accepte volontiers la simplicité du gîte ». L'auteur complète fort habilement ce chapitre par des notices instructives : géologie, forêts, lacs, torrents, eaux minérales, culture, vins, chasse, pêche et termine par une assez longue étude sur les mœurs, coutumes, dialectes, etc., qui font qu'après la lecture de ce préambule le touriste a une idée générale assez complète du pays qu'il va visiter. « Cette terre, dit-il, constitue un centre idéal de tourisme et de villégiature parce qu'elle est, par excellence, le pays des extrêmes et des contrastes. Elle possède tous les climats, comme elle possède tous les aspects, tous les décors. »

Le second chapitre (qui aurait pu être le premier) est entièrement consacré à la traversée que les guides négligent généralement et dont M. Créteur a très bien su décrire tout l'intérêt.

Le troisième chapitre, de beaucoup le plus important puisqu'il comprend 36 pages, est intitulé : *Excursions dans l'île*. C'est un guide complet qui pourrait suffire à beaucoup d'excursionnistes. Rien n'y est oublié de ce qui est intéressant à voir et tout y est habilement résumé avec des détails suffisants adroitement dégagés des inutilités. Nous en conseillons la lecture non seulement aux touristes avant et pendant leur excursion, mais à ceux qui, après le voyage, veulent en fixer le souvenir dans leur mémoire. Le chapitre IV, sous le titre : *Conclusions Vœux*, résume le but de l'ouvrage avec des considérations patriotiques : « Les Corses ont l'amour sacré de la grande et de la petite patrie. Ayons pour eux toutel'affection désirable et formons bien sincèrement le vœu que certaines querelles de

famille ou de parti disparaissent à tout jamais de l'île embaumée. Que dans toute la Corse il n'y ait qu'une seule pensée d'union envers la France qui ne ménagera rien pour que, de la Corse ancienne, se dégagât laborieusement une Corse nouvelle, capable de marcher en toute confiance vers le progrès économique... »

Afin que la brochure soit complète, l'auteur y a joint un appendice où est traitée la question primordiale du paludisme en s'inspirant des savantes études, parues dans cette Revue, du docteur Edmond Sergent, directeur de l'Institut Pasteur d'Alger et des intéressantes observations de M. Legendre.

M. Créteur traite avec raison la question de l'avenir de la Corse. « Le mouvement touristique, dit-il, que les amis de l'île de Beauté espèrent établir du Continent, amènera sans doute peu à peu les Corses à ne rien négliger pour mieux favoriser les initiatives, d'où qu'elles viennent. C'est à ce prix que les Corses sortiront d'une somnolence qui confine à la léthargie, tellement le pays est encore absorbé par la politique et les intérêts personnels des uns et des autres. » Il pousse les habitants de cette île avantagée par la nature à s'adonner davantage au commerce, et, par exemple, à traiter eux-mêmes les cédrats dont on exporte à l'état brut une énorme quantité à l'étranger. Mais il y a à cela un obstacle. « Autrefois, dit-il, trois confiseries locales exportaient des milliers de tonnes de cédrats. Mais un jour, comme si la métropole avait été jalouse — disent les Corses — une taxe formidable s'abattit sur le sucre, et l'Etat obligea ainsi les confiseries à fermer. » Elles ne pouvaient plus, en effet, combattre utilement la concurrence italienne car l'Etat italien, contrairement à l'Etat français, exonère de tout impôt le sucre employé pour les fabriques de cédrats confits. Le climat de la Corse la favorisait d'un avantage exceptionnel, l'Etat l'en a dépossédé.

M. Créteur cite très loyalement les sources de ses renseignements et a établi un travail bien ordonné, n'ayant rien de la banalité d'un guide et dont la lecture est fort agréable. Il est seulement regrettable que son prix de 6 francs en restreigne la diffusion et qu'un syndicat d'initiative ne l'ait pas éditée avec un prix réduit par la répandre davantage. (1) — A. C.

VISIONS CORSES⁽²⁾

Ils visitèrent les grottes mystérieuses, lumineuses et naturellement sculptées, qui abritent d'innombrables pigeons, et dans les îles proches, les colonnes, extraites par les Romains des carrières de granit, puis ils touchèrent la terre de Sardaigne d'où ils contemplèrent l'île napoléonienne.

De Propriano entre la montagne et la mer, ils admirèrent l'azur du golfe de Valinco, et à Chiavari s'embarquèrent pour Ajaccio.

Tout à tour, le petit bateau côtoya l'Isola Piana, la pointe de Sette nave, « galères musulmanes qui par la puissance d'une hostie, furent arrêtées en face de la terre qu'elles venaient voler, et changées en rochers », aperçurent l'archipel des Sanguinaires, la corniche qui conduit à la pointe, de la Parata face aux îles et qu'ils se promirent de connaître, et enfin virent la ville allongée au pied d'un triple rempart de collines vertes et dominée par le trocète d'Oro, lumineux dans un ciel léger et clair.

Négligeant la ville tôt visitée, ils passèrent les instants de leur séjour à se perdre dans les environs verdoyants et pittoresques.

(1) Pour recevoir cette brochure franco, il suffira de verser 6 fr. à notre compte postal, Paris, 211.44.

(2) Voir précédente livraison n° 27 (Mai-Juin 1924).

Ils virent le château de la Punta, rêve étrange d'un orgueilleux qui préféra sa revanche au bien de son pays. De là leurs yeux émerveillés embrasèrent le golfe de Sagone, la pointe de Cargèse, la mer à perte de vue, le golfe d'Ajaccio et ses dentelures, puis au delà de murailles et de ravins, la baie de Lava, la falaise du cap Feno et au-dessus, les cimes du Monte d'Oro, du Renoso, la chaîne centrale des monts corses.

A cheval, ils se rendirent à cette pointe de la Parata qui, de la mer, les avait attirés : côtoyant les plages le long d'une route étroite bordée de figuiers, d'agaves, de myrtes, de cistes et de lentisques sous un ciel orageux, leurs chevaux chancelaient. Ils s'arrêtèrent à la nécropole.

Les mausolées qui ne sont point des tombeaux comme ceux du continent puisqu'ils ne s'élèvent pas sur des cercueils souterrains, mais de petits palais de pierre ou de marbre dans lesquels sont arrangées des sortes de cases destinées à recevoir le cercueil qu'une dalle de marbre sur le côté, scelle.

Presque dans l'air, dans le soleil, les corps semblent là finir de mourir plus en beauté. La terre marâtre ne les assaille pas de son humidité désagrégeante et trop féconde.

Adorant le soleil et pensant comme les Perses que « mieux vaut mourir que perdre la lumière, car vivre sans lumière c'est être mort », ils regrettaient que leurs corps ne fussent pas, sur une colonne de marbre exposés au soleil, offerts aux oiseaux, et ils s'attardaient parmi ces mausolées de la mort légère, proche du soleil.

Mais le soleil disparu, le ciel semblait s'abaisser et menaçait. Ils pressèrent les bêtes jusqu'à la Parata, tour génoise qui guetta l'entrée du golfe et qu'habitent seuls désormais les mouettes et les goélands.

La mer leur fit fête. Furieusement à leurs pieds et sur les rocs des Sanguinaires proches, elle bondissait, s'éclaboussait, irradiait.

Les roches multicolores dans cette tempête, apparaissaient sinistres. Le visage fouetté par le vent, maintenant à terre et cramponnés à un roc, rapprochés et silencieux, ils vibraient à cette force brutale et superbe.

De larges gouttes commencèrent à tomber. Alors dans ce décor pathétique et émouvant, sous la pluie fouettante et penchante, dans le tonnerre, leit motif du poème musical de la nature en lutte, qui s'élevait sur le rythme précipité de la mer, sous les éclairs qui illuminaient la route toujours plus obscure, grisés par les parfums de la terre chaude qui se détendait sous la pluie et de ceux qui s'évaporaient du maquis violenté, courbés sur la moiteur vitale et rude des chevaux, fuyant éperdument, ils se crurent des forces primitives et libres mêlés aux éléments, unique partie humaine de la grande harmonie symphonique de la nature en fureur.

Au delà des cols de Staggiolo et de Bastiano, centre d'un panorama merveilleux : les golfes, hérissés d'écueils et de ruines, de la Liscia et de Sagone, le cap Cargèse, la mer, les montagnes pittoresques, les villages clairs, et tout alentour et tout proche le maquis fleuri et parfumé, ils traversèrent sur la colline verte Calcatoggio et rejoignirent le bord de la mer par la route serpentine, murmurante des ruisseaux qui de tous côtés, se précipitent à la mer verdoyante, tracée semble-t-il dans un jardin luxuriant et fantastique, et dont les lacets leur dévoilaient tous les aspects du golfe de Sagone. Ils regardèrent les ruines du Castello Capraja, tandis que leur guide évoquait pour eux, le seigneur de la Cinarca, Giudice del Rocca, qui assiégé dans ce château par les Génois, résista et les vainquit. Après de longues années de lutttes soutenues contre ces envahisseurs de sa patrie, il leur fut livré par son fils. Jeté en prison, il y mourut.

Sur les ruines, se dressait pour eux une figure ardente et douloureuse, qui mettait quelque détresse et quelque fierté entre la mer amoureuse,

la terre trop verte et le ciel trop serein dans une nature ce jour-là, trop légère, trop riante.

La route, fauillée entre le Capo alla Cunca et le Capo alle Sattelle les conduisit, à travers la verdure ombrageant des fontaines, aux eaux limpides et merveilleusement pures que les Corses jadis sobres et indolents appréciaient et vantaient comme les continentaux faisaient de leurs grands crus — jusqu'au col de Saint-Antoine, d'où la vue s'enrichit du massif du Rotondo, jusqu'à la vallée de Vico, boisée et couronnée de grands escarpements aux formes humaines, géantes.

Ils voulaient fouler la cime de la Cuma.

Péniblement ils en redescendirent à travers la forêt et les taillis, mais la lutte obstinée les charmait, ils couraient ou s'attardaient, gais ou insoucieux comme des enfants joueurs.

Après le col de Sevi dont la descente, riche en surprises, les émerveilla, ils arrivèrent à Evisa centre humain entre la mer, la montagne et la forêt. Ils songèrent à s'arrêter pour quelque temps sur ce promontoire rocheux pointant au-dessus du gouffre où vient à la sortie de la Spelunca (l'ancre) mystérieuse se jeter dans la rivière de Porto, le ruisseau d'Aitone.

La mer, sa splendeur et son parfum, visible et toute proche la forêt, sa fraîcheur odorante et ses labyrinthes touffus et élevés, les flèches et nobles hauteurs de granit, enfin les cimes orgueilleuses et incitatrices les réclamaient, les invitaient à arrêter pour un moment leur course vertigineuse leur passage conquérant et altier, à approfondir les beautés glanées et recueillies.

Le couple ne trouva point la maison solitaire où se concentrer, où libérer de neuves harmonies.

Alors, ils quittèrent Evisa et s'enfoncèrent dans la Spelunca, l'ancre de granit sombre, réputé le repaire des sorcières et des mauvais génies. Ils aimaient ces Méchants de chérir le fantastique et l'effroyable, et ils regrettèrent de ne pouvoir, penchés au-dessus du torrent, surprendre leur sarabande impétueuse, les mystères de leur sexualité et de leur âme haineuse.

Valère songeait : leur danse est suprêmement orgiaque. Même si mes oreilles trop humaines n'en percevaient point la musique, j'en devinerais le rythme, et peut-être devinerai-je le mystère de leur haine perpétuellement en éveil et dévastatrice.

(à suivre)

Valentine de SAINT-POINT

Les tableaux corses de M. Sénéry-Besnard

L'exposition de tableaux annoncée dans notre dernier numéro et qui a eu lieu dans la vaste rotonde de la *Compagnie française du Tourisme* a rencontré le succès légitime que l'on pouvait prévoir. Trente-cinq tableaux, se rapportant principalement à la région d'Ajaccio, ont captivé l'attention des visiteurs.

L'artiste a pu être satisfait du résultat de ses efforts car plus de la moitié de ses tableaux a trouvé acquéreurs, certains d'entre eux, comme la *Vue des abattoirs*, d'Ajaccio au bord du golfe bleu, les *mimosas en fleurs*, etc, ont été acquis dès le début, au grand regret d'autres amateurs. Espérons que M. Sénéry-Besnard, encouragé par ce premier succès, retournera en Corse pour en rapporter encore de ces chaudes visions de l'île enchantée dont son talent répand et conserve le souvenir dans les salons des amis de la Corse.

Bibliographie de la Presse Corse

(Suite XIX. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

République (La). Journal politique hebdomadaire fondé à Bastia en 1871, in-folio 5 col, par M. G. P. *Borghetti*.

République (La). Journal politique bi-hebdomadaire in-folio 5 col. Direct M. Augustin *Lusinchi*. 1^{er} N° le 2 août 1893, Impr. Ollagnier, Bastia.

République (La). Journal quotidien indépendant in-folio 5 col. fondé à Ajaccio en 1894 par M. *Sampiero Porri* direct. politique et M. J. B. *Marcaggi* rédacteur en Chef. Bureau 19, cours Napoléon, le N° 05 cent. Sa publication suspendue pendant quelque temps fut reprise en 1905.

République illustrée (La). Publication hebdomadaire destinée à la Corse fondée à Paris en 1874 par M. *Chiarisolo*.

Revanche (La). Journal républicain fondé à Bastia en Novembre 1848 par Léonard *Limperani*, avocat.

Revanche (La). Journal hebdomadaire républicain fondé à Bastia en 1869 par T. *Tommasi*, avocat. C'est dans ce journal que le Prince Pierre Bonaparte écrivit un article qui provoqua le duel où Victor Noir trouva la mort.

Réveil (Le). Journal hebdom. fondé à Ajaccio en 1890 par M. *Pompeani*; rédact. en Chef. *Vallée le Couteux*. La mort de ce dernier en octobre 1892 entraîna la prompte disparition du journal.

Réveil (Le). journal bi-hebdom. directeur politique : *Sampiero Porri*. 1^{er} n° le 6 octobre 1911 format raisin 4 pages 4 col. Ajaccio, Imp. spéciale.

Réveil de la Balagne (Le) Organe du parti républicain indépendant de l'arrondissement de Calvi. Fondé en Décembre 1896 à Calvi pour soutenir spécialement les intérêts de la Balagne mais imprimé à Bastia.

Réveil Bastiais (Le). Journal hebdomadaire politique qui parut pendant quelques semaines à Bastia en 1906.

Réveil Corse (Le). Journal hebdomadaire républicain touristique, satirique et commercial. Dir. *Ch. Giovoni*, fondé à Marseille en 1914, 3, rue de la Glace avec un titre imprimé en très fort caractère « antique ».

Réveil de la Corse (Le). journal indépendant fondé à Bastia en septembre 1901 sous la direction de M. Augustin *Lusinchi* avec J. D. *Pinelli* comme secrét. de rédaction, 6 Boul. du Palais, un an : 8 frs.

Revista politica letteraria fondée à Bastia en 1849 et dirigée par M. G. P. *Borghetti*. Parait n'avoir eu qu'un petit nombre de numéros.

Revue agricole et Forestière du département de la Corse; Organe de la Société d'agriculture, des Sciences et des Arts d'Ajaccio. Fondée en janvier 1892 et publiée tous les deux mois.

Revue catholique de Capannelle. Publication mensuelle fondée à Bastia en 1908.

Revue Corse (La). Publication mensuelle; littérature et étude des questions intéressant la Corse « d'où la politique locale sera impitoyablement bannie » Directeur, fondateur. *Raphaël de Suzzoni*. Le premier n° parut à Bastia le 15 janvier 1896.

Revue de la Corse. Ce journal parut en 1834 à Bastia, imprimerie Fabiani et quitta ce nom pour s'appeler *L'Insulaire français*. (Voir ce titre).

Revue ecclésiastique : parait à Bastia en 1869, mais son existence propre fut éphémère et elle fusionna avec la *Guida del popolo* qui paraissait depuis 20 ans.

Revue ecclésiastique de la Corse (La). Publication bi-mensuelle 1^{er} n° 1^{er} Novembre 1876, dernier fin Octobre 1877. format demi raisin 4 p. à 2 col. puis raisin 4 p. à 4 col administration *Ollagnier* Bastia.

Revue Guide populaire pratique du Droit usuel etc. faisant suite au Bulletin fondé en 1889 et reparaissant en 1908. Mensuel, format in-8 couverture verte par François *Maestracci*, agréé au Tribunal de Commerce de Bastia. Bureau : 12, rue Napoléon. Un an 3 fr. Parut peu et irrégulièrement.

Revue de jurisprudence, fondée en 1849 à Bastia par l'avocat *Podesta*, disparut après deux années par suite de la mort prématurée de son fondateur.

Revue des Tribunaux, fondée à Ajaccio en 1850 et qui n'eut que quelques numéros. (à suivre).

OUVRAGES CORSES

récemment parus

Histoire du Cap Corse par Camille Piccioni. 1 vol. broch. in-8, 228 p., pl., généalog., cartes dépliantes. 10 fr.

LESSICU comparativu Corsu Italo Francese par Dumenicu Carlotti. Broch. gr. in-8, 64 p. (sur 4 col....) 3 fr.

Raconti e Fole di l'Isula Persa, par Dumenicu Carlotti; Prefaci di Clemente Merlo, prof. de l'Université de Pise; broch. in-8 raisin de 112 pages contenant 47 récits..... 4 francs.

L'Ile Exaltée (Les genèses passionnées) par Pierre Guitet-Vauquelin. 1 vol. broch. in-18, 276 pages..... 7.50

Una Prucissienne in Soccia, par Maistrale. Comédie en vers, broch. de 16 p. in-16, pap. vergé couv., forte. 1 fr.

Pascal de Paoli, Padre di a Patria, par Mattei-Torre, broch. in-16, 32 p., front.-portrait, prix : dece soldi.

Ali de Tébélén par P. F. Morucci, trilogie en vers: 1° *Phrosyna*, drame en 3 actes; 2° *Kryséa*, dr. en 5 actes; 3° *Vasiliki*, dr. en 1 acte. Vol. 232 p. in-12 couronne, titre 2 coul. . . 6 frs

Come mori Napoleone I, par le Dott. Erasmo de Paoli. Autopsia del Cadavere. Ereditarieta della famiglia Bonaparte. La Patologia di Napoleone nei suoi tempi Eroici. A Sant-Elena 1 vol. in-4, 172 p. Edition de luxe : 18 frs

Les cartes postales de la Corse

Tous les touristes qui excursionnent en Corse adressent à leurs amis du continent des cartes postales illustrées. — surtout depuis que la taxe est inférieure à celle d'une lettre. — Mais souvent ils ne rencontrent qu'une fin d'assortiment dont les meilleures sont absentes.

Pour remédier à ces inconvénients, nous conseillons d'emporter un petit album de 20 cartes détachables, *excellamment* choisies parmi les plus pittoresques de l'Ile, au prix réduit de 1 fr. 75 c. — moins de 10 cent. par carte. (franco, 2 fr. 25, avec rec. 2 fr. 75.) Très commode pour correspondre, cet élégant carnet est également agréable à conserver.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

VIENT DE PARAÎTRE :

ITINÉRAIRES DES DESCRIPTIFS

Routes de la Corse NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux et la Carte Routière

Nouvelle Edition des Ponts et Chaussées corrigée et entièrement remaniée.

Ouvrage honoré d'une subvention du Conseil Général.

Format de poche, 272 pages compactes
Prix : 10 fr.; franco 11 fr.; recom. 11 fr. 50.

Reliure de luxe souple, titre or dos et couverture, pleine basane grenat, coins ronds, filets encadr. sur les plats, tranches rouges, couv. cons. 8 fr. 50

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

2 forts volumes de 400 pages sur 2 colonnes, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus.
Soldés franco : 10 fr., avec rec. 10 fr. 50

La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80×60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par Boisard, 21 photos, 5 pl. en coul. gr. luxe. 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr Desbrosses, 20 phot. gr. luxe. 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3.50

Réduction pour les 3 réunis en un seul envoi, franco 10 fr. 50 avec recommandation : 11 fr.

Ceux de nos anciens abonnés pouvant disposer des Nos 2, 7 et 8 de la *Revue*, qui nous manquent, ou de l'un des trois seulement, nous obligeraient, en nous en faisant l'envoi. Nous sommes disposés à les payer plus que leur valeur ou les échanger avantageusement.